

MEMOIRES

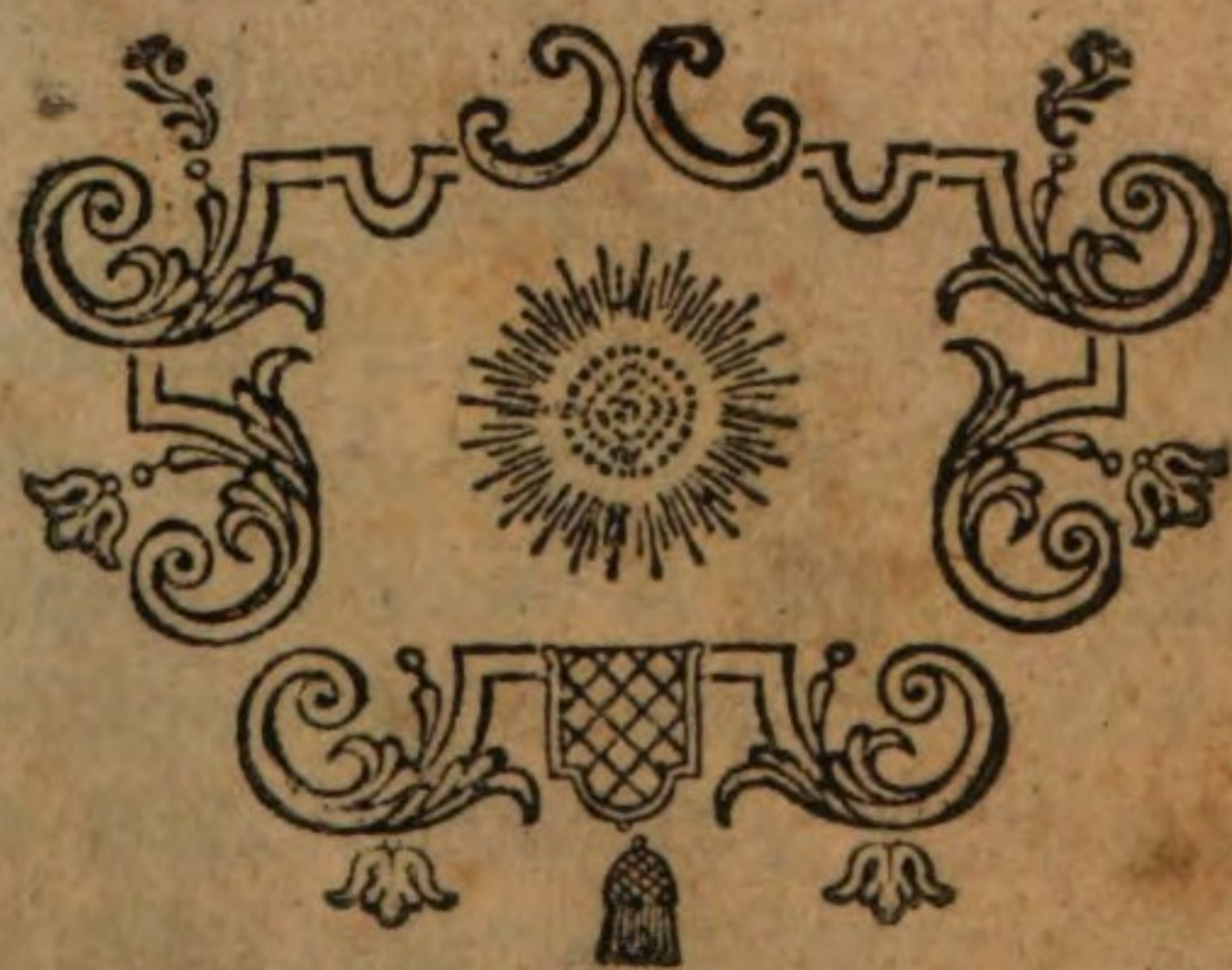
DE

MILEDI B***!

PAR MADAME R***.

NOUVELLE EDITION.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCLE

Bayerische
Staatsbibliothek
München
Bayerische
Staatsbibliothek
München

MEMOIRS

MILFORD B.

THE NEW YORK



A. A. M. T. E. R. D. A. M.

NOTES DE LA COMMISSION

M. C. C. L. X. E.

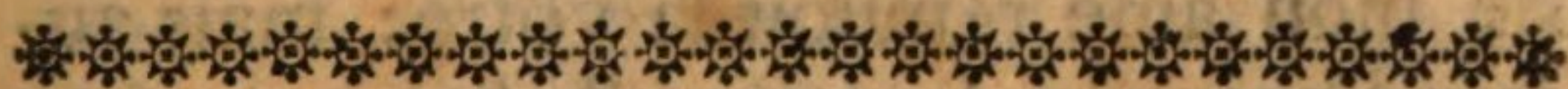
Staatsbibliothek
München
100100



MEMOIRES

DE

MILE-DI B***.



PREMIERE PARTIE.

L'Empressement avec lequel vous me demandez, Madame, l'histoire de ma vie, me fait enfin passer sur les difficultés que je vous ai mille fois opposées. Ma paresse que vous connoissez, & que je sens encore mieux, n'est à vos yeux qu'un faux prétexte à mon amitié. Vous me suivez, vous me pressez si fortement, qu'enfin je perds haleine à me défendre, & que je me rends. Ce n'est cependant pas sans envisager ce que je vais perdre. Votre curiosité prête au ré-
cit

cit que je vais vous faire, un intérêt qui cessera dès qu'elle sera satisfaite. Mes aventures s'embellissent de tous les charmes de votre imagination, mon style les détruira, vous ne les trouverez plus que simples & communes. Vos idées ne se sont formées & échauffées que sur quelques traits de ma vie, qui vous ont paru singuliers; mais ces traits étoient séparés, le feu de la conversation les animoit, je les sentoís encore, pour ainsi dire; il y avoit peu de tems que les objets m'avoient frappé, & la sensibilité de mon ame remuoit la vôtre: mais aujourd'hui que le tems & l'éloignement ont fermé mon cœur à leur impression, je ne leur donnerai peut-être plus ce ton de sentiment qui vous faisoit illusion. D'ailleurs, je n'ai jamais joué de ces rôles qui attachent par leur importance, qui prennent une grande place dans l'imagination, & qui semblent ennoblir l'intérêt qu'ils inspirent. Qui peut donc vous rendre si pressante? C'est, dites-vous, ma façon de penser, celle dont j'ai été élevée.

Enfin, puisque vous le voulez, je commence; & je vous prévienís une fois pour toutes, que c'est plutôt une histoire de sentimens & d'idées, qu'un enchaî-

chaînement de faits extraordinaires, tissés avec art.

Le peu d'intérêt qui se trouve répandu sur ma vie, tient si fort à l'éducation singulière que j'ai reçue, & à ceux qui m'ont donné le jour, qu'il faut, Madame, que je commence par vous les faire connoître.

Je ne vous dirai de ma mere que ce que mon pere m'en a rapporté mille fois; je la perdis en naissant; mais au bout de vingt ans il en conservoit un souvenir si vif & si profond, que la peinture qu'il m'en faisoit étoit toujours animée par le plus tendre sentiment. Toute l'ame de cette épouse si chérie étoit dans son cœur.

Une sensibilité si constante vous trouve peut-être déjà incrédule; vous ne retrouvez point-là les effets ordinaires que produit le tems & l'éloignement: mais, Madame, pour les concevoir, imaginez-vous aussi fortement que vous le pourrez la situation de mon pere. A peine eut-il perdu ma mere, que tous les malheurs fondirent sur lui. Il connut par une triste expérience toute l'injustice & toute la dureté des hommes. Né mélancolique, & accablé de la perte qu'il venoit de faire, son caractère en

reçut une si forte impression de noirceur & de misantropie, qu'il se déterminâ pour jamais à fuir le commerce de ces mêmes hommes qu'il venoit d'éprouver si cruels. Séparé de tous les objets, l'image d'une femme qu'il adoroit, s'imprima encore plus intimement dans son cœur. Elle seule lui avoit fait connoître le bonheur; & le souvenir qu'il en conservoit, quoique douloureux, avoit seul des charmes pour lui; car, Madame, la tristesse est une passion qui a ses douceurs; l'ame s'y livre avec une forte de volupté, qui l'arrache à tout ce qu'on voudroit lui proposer pour l'en distraire, & qui le sauve du moins de ce vuide & de cet ennui, mille fois plus cruel qu'elle; d'ailleurs, mon pere, après avoir perdu ma mere, avoit éprouvé un abandon universel. Pour se consoler de ses pertes, il se ressouvenoit sans-cesse qu'il avoit régné dans un cœur qui avoit été tout à lui; il sembloit le venger de l'injustice de tous les autres, & lui assurer un mérite que tout paroïssoit vouloir lui disputer. Ah! Madame, qu'une telle image, quoique triste, est tendre & consolante! Elle adoucit l'amertume qu'entraîne toujours un amour-propre offensé.

Ne

Ne foyez donc plus étonnée si mon pere l'a conservée si long-tems. Pour vous en persuader encore mieux, ajoutez-y que j'étois toujours avec lui; que j'étois le seul gage qui lui restât de tant d'amour. Je ressemblois beaucoup à ma mere; mes traits lui rappelloient sans cesse les siens. Les mouvemens de la nature se confondoient avec ceux d'un tendre souvenir; je le rendois plus sensible, & sa tendresse pour moi s'en augmentoit. Cependant vous verrez bientôt par quel principe il me la cachoit. De quelqu'espece que soient nos sentimens, leur expression tient toujours à notre caractère, & celui de mon pere étoit austere. Peut-être que ses malheurs, & le genre de vie qu'il menoit, y contribuoient beaucoup. La solitude fait nécessairement contracter à l'ame une roideur & une sécheresse, dont toute la conduite se ressent. Mon pere, qui connoissoit tous les malheurs qu'entraîne un cœur sensible, vouloit, pour ainsi dire, affermir le mien de bonne heure; il craignoit de l'amollir par les moindres caresses; je ne lui ai donc jamais vu qu'un front sévere. Aussi (le croirez-vous, Madame?) voilà encore du singulier, mais qui n'en est pas moins vrai.

L'idée de ma mere, telle que mon pere me la représentoit, m'attendrissoit, & me touchoit mille fois plus que sa vue & ses soins. Il me la peignoit si aimable, avec des graces si touchantes, une ame si belle, si noble, si digne d'être adorée; lui-même avoit un air si touché, si pénétré, qu'il faisoit passer dans mon cœur toute la tendresse qui étoit dans le sien. Il n'est donc pas difficile de concevoir que l'imagination d'une jeune personne s'échauffe aisément à une peinture si animée. Avec cela, le nom de mere a quelque chose de si doux. Je ne le sentoient, je ne l'imaginois qu'avec tous les charmes que lui donne la nature. Les objets qu'on se forme soi-même sont toujours merveilleux. N'admirez-vous point, Madame, comme je m'égare? Je vous avois annoncé l'histoire de mon pere, & je ne vous ai encore parlé que de ses sentimens & des miens. Je crains bien que vous n'ayez plus d'une fois à vous plaindre de pareils écarts. Venons cependant aux événemens qui l'avoient conduit dans la situation où je vous le représente. J'abrègerai le plus que je pourrai.

Mon pere portoit un de ces noms qui, sans illustrer, distinguent toujours quand
ils

ils font connus. Il étoit de ces bonnes & anciennes Nobleſſes, que peu d'ambition enſévelit ordinairement dans le lieu de leur origine. Il reçut une éducation conforme à ſa naiſſance, mais il en profita beaucoup plus que ne font ordinairement ceux de ſon état. Il réuſſit très-bien dans tous les exercices qui donnent au corps une adreſſe & une ſoupleſſe, qui font des graces quand elles aident à développer une belle taille & une aimable figure, telle que l'avoit mon pere; ce fut ſur-tout dans les Sciences qu'il fit des progrès rapides & étonnans. La nature lui avoit donné ce génie profond & étendu, qui faiſit avec tant de facilité les principes des choſes, leurs liaiſons, & leurs rapports les plus éloignés. Il ſe fit un nom dans un âge où l'on ne connoît gueres que l'amour du plaifir; ſa réputation qui l'avoit déjà annoncé, l'auroit peut-être conduit loin, ſ'il fût né dans un ſiècle plus heureux; malheureusement toute ſa famille étoit attachée à une Religion qui lui fermoit la voie de tous les honneurs. Il n'y eut point de propoſitions avantageuſes qu'on ne lui fît pour l'en détacher; quoique jeune, & par conſéquent plus facile à perſuader, ni emplois, ni careſſes, ni tout ce
A 4
qui

qui peut flatter la vanité & l'ambition d'un esprit ardent, qui se sent propre pour réussir à tout, & se faire un nom célèbre, rien ne put l'ébranler.

Ce n'étoit cependant pas qu'il fût attaché par préjugés à cette Religion qu'on vouloit lui faire abandonner; rarement ils font impression sur une ame comme la sienne. Il croyoit simplement & de bonne foi, qu'il étoit d'un honnête homme de ne la pas changer par des motifs humains. Tant de force & de roideur, qu'on traita d'endurcissement & d'obstination, refroidirent tous ceux qui s'étoient employés pour lui. Une fortune brillante, un mérite reconnu, ne purent vaincre les obstacles qui s'opposoient à son avancement. Il s'en apperçut, & dès ce moment il cessa de faire des pas & des démarches inutiles dont sa fierté rougissoit. Il ne trouva de ressource, pour se consoler des honneurs auxquels il avoit aspiré, & qu'il n'avoit pu obtenir, que de les mépriser, & de se livrer entièrement au goût qu'il avoit pour les Beaux-Arts, les Belles-Lettres, tout ce qui orne & embellit l'esprit; & sur-tout, ce qui épure, étend, & fortifie les lumières de la raison. Mon pere étoit né avec un esprit philosophique, qui aimé
le

le vrai, qui s'en nourrit avec délices. Il le faisoit passer jusques dans son cœur, qu'il forma de bonne heure sur des principes constans & immuables. Aussi ne s'est-il jamais écarté de ceux du plus parfait honnête homme.

Cet éloge paroîtra médiocre à bien des gens. C'est un titre si prodigué, qu'il n'honore presque plus. Tout le monde se croit en droit d'y prétendre; qu'il est cependant rare, & qu'il faut de vertus pour le remplir! On n'est plus aujourd'hui si difficile. Pourvu qu'on ait dans la société ces procédés honnêtes, que l'éducation & la bienféance établissent, que l'amour-propre, & le soutien qu'on attend les uns des autres, rendent nécessaires, on croit en avoir rempli tous les devoirs, & on ne s'imagine pas les blesser en les faisant plier adroitement à ses vues & à ses intérêts. L'esprit est si ingénieux, il s'entend si bien avec le cœur, il a si bien l'art de se faire illusion, que pourvu qu'il la fasse aux autres, il n'y regarde pas de si près avec lui-même. Mais une probité, que les plus grands revers n'étonnent pas, qui méprise des ressources qui menent au crédit & à la considération; qui sacrifie au témoignage intime de la conscience l'opinion des

hommes, & l'honneur qui devroit en être la récompense; qui ne s'accordent qu'aux apparences, & ne sont jamais le partage de la vertu opprimée; ah! Madame, qu'il faut avoir de force, de grandeur, & d'élevation dans l'ame! Les hommes ont bien fait de s'accorder à ne pas rendre les vertus si difficiles; & je ne crois pas que l'exemple de mon pere mette bien en vogue celles qu'il a exercées: mais je m'écarte toujours; revenons à l'usage qu'il en fit.

Je viens de vous le peindre philosophe, tranquille, occupé à exercer toutes les facultés de son ame. Il crut que les voyages lui donneroient des connoissances, & un goût de comparaison qu'il ne pouvoit acquérir dans le fond de sa Province. Il proposa ses vues & ses projets à mon grand-pere, qui l'aimoit trop pour lui rien refuser. Il réunissoit sur lui seul toute la tendresse du meilleur de tous les peres. Il auroit sans-doute partagé cette tendresse avec une sœur qu'avoit mon pere, si elle ne lui avoit pas été enlevée dès la plus tendre enfance.

Le projet que, depuis long-tems, on formoit de ruiner la Religion Protestante, faisoit qu'on usoit presque de violence contre les peres & meres, en leur arrachant

chant leurs enfans pour plier de bonne heure leur esprit & leur cœur aux impressions qu'on vouloit leur donner. La sœur de mon pere avoit donc été mise dès l'âge de deux ans dans un Couvent, où les caresses & les manieres des Religieuses en avoient fait une très-bonne Catholique. Mon grand-pere le favoit, il étoit attaché à sa Religion par tout ce que le fanatisme peut inspirer de plus impétueux. Avec de pareils sentimens, vous jugez bien que ceux de sa fille lui parurent odieux. Ils étoufferent en lui tous les mouvemens de la nature; il ne connut plus pour elle que ceux de la haine, & d'une haine implacable; puisque c'étoit l'intérêt de sa Religion qui l'inspiroit. Il l'auroit volontiers sacrifiée pour laver dans son sang ce qu'il appelloit son crime. Mon pere avoit employé toute la force des raisonnemens pour réveiller dans son cœur la tendresse paternelle; mais le fanatisme raisonne-t-il? Plus mon grand-pere haïssoit sa fille, & plus mon pere lui devenoit cher. Le courage avec lequel il avoit résisté à toutes les offres brillantes qu'on lui avoit faites, avoient encore redoublé son amour pour lui. Ma grand-mere étoit morte il y avoit peu de tems, en le comblant de ses béné-

dic-

dictions, & en chargeant sa fille de toutes les imprécations que put lui inspirer son zele.

Mon grand-pere accorda donc à son fils tout ce qu'il lui demanda, quoiqu'il fût déjà vieux, & qu'il lui fût dur de se séparer d'un fils si tendrement aimé. Il lui fit faire un équipage brillant, & tel qu'il le falloit pour le recommander partout où il iroit. Mon pere étoit trop sage pour le refuser. Il connoissoit assez les hommes pour savoir que ce qui frappe leurs yeux attire leur estime, suppose le mérite, ou du-moins le fait toujours valoir. Il sentit qu'il avoit besoin de cette prévention favorable pour être plus à portée de connoître, de pénétrer ces mêmes hommes, dont il alloit examiner les mœurs, les coutumes & les préjugés. C'est ainsi que la raison éclairée se plie aux foibleffes humaines pour en tirer le meilleur parti. Dans les embrassemens que mon grand-pere fit à son fils, vingt fois arrosé de ses larmes, il lui recommanda sur-tout un attachement inviolable à sa Religion. Les actes de courage que mon pere venoit de faire, ne le rassuroient pas encore; c'étoient des preuves trop foibles selon lui; il ne lui trouvoit point ce feu & cet enthousiasme qui é-

étoient, à ses yeux, les seules marques d'une vraie persuasion. Sa raison & sa philosophie l'effrayoient.

Je ne vous rapporterai point, Madame, ce que mon pere m'a dit de ses voyages, ni les remarques & les réflexions qu'il avoit faites sur tout ce qu'il avoit vu, quoique peut-être plus intéressantes que les événemens de sa vie; mais tant d'autres en ont mis au jour, que les siennes ne paroîtroient qu'une répétition de ce qui a été dit mille fois. Je doute cependant qu'on en ait jamais fait de plus justes & de plus profondes. C'étoit en spectateur attentif & intelligent que mon pere voyageoit. Rien n'échappoit à la pénétration & à l'étendue de ses vues. Un esprit aussi réfléchi, & que l'amour du vrai conduisoit toujours, devoit prendre des idées bien nettes de tout ce qu'il voyoit. A une raison si solide, un jugement si juste, mon pere joignoit une imagination forte & brillante; il savoit peindre avec tous les charmes de l'élocution, ce qu'il concevoit avec toute la force du génie; & la souplesse & la finesse de son esprit lui faisoient prendre aisément le ton & les manieres de ceux avec qui il vivoit. A des qualités si heureuses la nature avoit assorti une taille noble

noble & aisée, une belle figure, une physionomie prévénante; de ces physionomies où l'ame se peint, jette un intérêt qui séduit au premier coup d'œil, & qu'un examen plus attentif ne fait que rendre plus touchant. Une impression de mélancolie répandue sur tous ses traits, lui donnoit un air doux & noble sans avoir rien de sombre; il avoit seulement une empreinte de gravité qui annonçoit son mérite, & inspiroit une sorte de respect. Tel étoit mon pere, & tel je l'ai encore vu à près de soixante ans. Vous jugez bien, Madame, qu'avec tant d'avantages, & toute la magnificence d'un Seigneur, il étoit bien reçu par-tout, & eut facilement l'art de se procurer des accès libres, même auprès des Puissances. Il se plaça dans tous les points de vue nécessaires pour voir, connoître les objets, & en juger sainement. Les plus secrets ressorts de la Politique ne furent pas voilés pour lui. Il prit une connoissance exacte de la force & des intérêts de chaque Etat. En un mot, mon pere voyagea avec tous les agrémens qu'il pouvoit desirer, & en retira tout le fruit qu'il s'étoit proposé. Ainsi que l'abeille il formoit de tout ce qu'il voyoit un suc qui lui étoit propre, & qui n'appartenoit qu'à

qu'à lui. Il s'en servit sur-tout pour former son caractère, & lui donner une flexibilité que la nature lui avoit refusée. Avec des vertus & des talens il faut encore l'art de les mettre au ton de la société; la réflexion le montre, mais ne l'apprend pas. Mon pere le faisoit si bien, en attrapa si parfaitement toutes les nuances & toutes les finesse, qu'il pouvoit se flatter de parler toutes les langues du cœur & de l'esprit. Dans tous les endroits où il passa, il laissa une impression agréable de son mérite. Il s'y fit même des amis, si l'on veut donner ce nom au desir empressé qu'on a de vous voir, de vous procurer des plaisirs, de vous donner des témoignages d'affection qui ne coûtent rien à l'intérêt, & qui donnent tout le mérite des sentimens de l'amitié, mais qu'il ne faut jamais risquer de mettre à l'épreuve.

Après avoir été en Espagne, en Allemagne, en Italie, mon pere finit ses voyages par l'Angleterre. Ce Pays avoit toujours eu pour lui un attrait puissant. Le génie & les mœurs de ce Peuple avoient une espece de sympathie avec ses idées. La force & la liberté d'esprit qui en font le caractère dominant, étoient faites pour frapper une ame telle que la
sien-

sienne. D'ailleurs, cette Nation savante, profonde, éclairée, singulière & hardie dans sa façon de penser, offroit un vaste champ à l'activité de son esprit. Il avoit déterminé d'y rester plus de tems qu'il n'en avoit employé à parcourir tous les autres. Un charme & un intérêt plus fort que celui qu'offrent les objets de la curiosité, l'y arrêta encore plus qu'il n'avoit prévu.

Jusqu'ici, Madame, vous n'avez vu mon pere que curieux & attentif observateur, vous allez bientôt le voir le plus tendre, le plus sensible, le plus amoureux de tous les hommes; ce triomphe étoit réservé à une Angloise. Les François avoient amusé son imagination, exercé sa vanité; l'Italienne & l'Espagnole ému ses sens; mais aucune encore n'avoit entamé son cœur; il n'étoit fait que pour Miledi***. Il m'a dit bien des fois qu'il l'aima autant dans le premier moment, qu'il avoit fait dans tout le cours de sa vie. Son cœur, qui n'avoit jamais éprouvé de sentimens, les connut, & les sentit tous dans un instant. Miledi lui avoua bientôt qu'il avoit fait la même impression sur elle. Leurs âmes faites l'une pour l'autre sembloient s'attendre pour s'unir. Une secresse intelligence,

ce, une douce sympathie les virent voler l'une vers l'autre, dès qu'elles se rencontrèrent. Mon pere n'employa point l'art de la séduction pour toucher Miledi, & Miledi n'eut point recours aux artifices d'une fausse résistance pour irriter la passion de mon pere. Leurs cœurs se pénétrèrent du plus tendre sentiment; ils se livrèrent sans réserve au charme d'aimer & d'être aimés; ils furent l'un pour l'autre la Nature & l'Univers entier. Si Miledi avoit été la maîtresse de son fort, elle auroit suivi mon pere par-tout où il auroit voulu. Sa patrie, sa fortune & ses biens étoient dans son cœur; mais elle avoit un pere, elle étoit d'une des plus illustres Maisons d'Angleterre, & elle étoit déjà promise au fils d'un Seigneur puissant par son crédit, son rang & ses richesses. D'ailleurs, mon pere étoit Protestant, & toute la famille de Miledi étoit attachée à la Religion Catholique, non seulement par les sentimens que donnent une vraie persuasion, mais encore par tous les intérêts de la politique & d'un esprit de parti. *Le levain de tous ces troubles affreux, qui éclaterent dans la suite, fermentoit déjà avec violence.*

Quelqu'industrieux que soit l'amour,
Partie I. B

il ne put leur fournir de moyens pour lever tant d'obstacles. Le Duc de ... pere de Miledi, aimoit & estimoit beaucoup mon pere, comme un étranger aimable dont il connoissoit tout le mérite, mais à qui il n'auroit pas voulu donner sa fille; il eût été même dangereux qu'il qu'il eût un instant soupçonné ses prétentions. Miledi & lui, par l'intérêt de leur amour, le cachotent avec tout le soin qu'on employe ordinairement pour le prouver. Sûrs de la tendresse l'un de l'autre, ils n'avoient point besoin de ces témoignages & de ces attentions marquées qui trahissent toujours. Cependant Miledi prenoit de loin toutes les mesures possibles pour s'assurer le bonheur d'être un jour à mon pere. Les difficultés ne la rebutoient point : l'amour connoît-il rien d'impossible, sur-tout quand il agit sur une ame ferme & inépuisable dans les ressources? Sous divers prétextes elle éloignoit toujours ce mariage, sur lequel on la pressoit; & à toute extrémité son parti étoit pris, comme vous l'allez voir.

Dans ces circonstances, mon pere reçut des Lettres qui lui apprenoient que mon grand-pere étoit très-mal, qu'il le demandoit avec toute l'ardeur d'un pere
tendre

tendre qui veut, avant de mourir, revoir un fils si cher. Quoiqu'arrêté & attaché par la plus forte passion, les mouvemens de la nature se firent sentir dans toute leur force; mon pere ne balança pas; il courut chercher Miledi, il lui montra les Lettres qu'il venoit de recevoir; son trouble, sa douleur lui annoncerent qu'il alloit partir. Miledi les lut, les rendit à mon pere, sans en paroître plus émue. Sans-doute vous allez me quitter, lui dit-elle avec un sang froid qui lui déchira le cœur, mais qui ne l'ébranla pas. Sa douleur & son accablement furent ses seuls interpretes. Hé bien, continua-t-elle, m'aimez-vous? Ah! Miledi, en pouvez-vous douter, lui répondit-il d'une voix tremblante où le désespoir étoit peint; mais la nature & le devoir.... Arrêtez, dit Miledi, vos soupçons m'offensent; avez-vous pu croire que je voulusse les combattre? n'avez-vous rien à me dire de plus? Mon pere ne lui répondit que par des larmes. Ah! dit Miledi, vous pleurez, votre amour n'a plus d'autre expression, l'espérance est donc morte dans votre cœur? C'est ainsi que vous outragez le mien. Vous partez, vous pleurez; vous avez cru que je ne vous

suivrois pas. Ingrat, vous le savez, je ne vis que pour vous; je n'ai plus d'autre bien, d'autre patrie que votre amour; & je vous laisserois languir loin de moi, dans l'horreur de l'inquiétude, dans l'accablement de la douleur! Non, je vous suis, ma résolution étoit prise de plus loin. Il ne me faut plus que quelques momens, & je suis à vous pour jamais. Mon pere n'eut pas la force de soutenir tant de mouvemens; transporté, éperdu, il se laissa tomber aux genoux de Miledi, qui le regardant avec un tendre fourire; levez-vous, lui dit-elle, je connois vos transports, mon cœur les sent, mais nous n'avons pas le tems d'en jouir. Les momens sont chers, allez arranger tout ce qu'il faut pour votre départ; vous y êtes moins préparé que moi. A telle heure vous me prendrez dans un endroit qu'elle lui indiqua.

Dans le jour même, ces deux tendres amans quitterent l'Angleterre. En arrivant chez lui, mon pere apprit que le sien n'étoit plus. Il paya à la nature le tribut d'un cœur bon & sensible; mais la douleur pouvoit-elle l'occuper long-tems? L'amour a bientôt tari la source des larmes qu'il effuie. Ils scellerent l'union de leurs cœurs par toutes les formalités

lités que les Loix exigent. Alors mon pere & Miledi, que je n'appellerai plus que ma mere, se livrerent fans réserve à tout l'excès de leur bonheur. La possession ne le diminua point, c'étoit leur ame qui le sentoit. Hélas ! m'a dit souvent mon pere les yeux baignés de larmes, ce n'étoit point de l'amour, ce n'étoit point de l'amitié, que je ressentois pour votre mere ; c'étoit plus que ces deux sentimens. Son ame étoit pour moi l'image de la Divinité, je croyois qu'elle avoit voulu s'y peindre pour y être adorée, c'étoit le plus beau de ses ouvrages. Je ne vivois, je ne respirois que pour l'admirer & l'aimer.

Mon pere en revenant dans sa patrie, dont il étoit éloigné depuis dix ans, la trouva embrasée de tout le feu que peut allumer l'esprit de parti, & les séditions. Mon pere s'étoit retiré dans une de ses Terres, pour éviter d'entrer dans aucune cabale ; il ne vouloit ni parler, ni répondre. Il gémissoit en secret sur le misérable sort des humains, qui croient honorer leur Dieu, en persécutant & en détruisant ses ouvrages. Dans la fureur qui animoit les deux partis, il ne reconnoissoit point cette Loi Divine que l'Auteur de notre être à lui-même gravée dans le fond de

nos cœurs. Il ne plaignoit davantage le sien, que parce qu'étant le plus foible, il étoit le plus opprimé; car il voyoit bien que s'il eût été le plus fort, il n'eût pas été plus généreux. Malgré une conduite & une façon de penser si modérée, il fut mandé pour aller en Cour rendre raison de ses sentimens. Cet ordre l'affligea, il le séparoit pour quelque tems d'une femme adorée, qu'il ne voyoit jamais assez; cependant il fallut s'arracher & partir. Le Ministre, à qui le mérite & les lumieres de mon pere étoient connues, & qu'il auroit bien voulu employer dans des affaires délicates, pour lesquelles il lui favoit toute l'intelligence nécessaire, ne chercha qu'à le séduire par toutes les caresses & les offres brillantes qui pouvoient flatter un esprit ambitieux; mais il trouva dans celui de mon pere une fermeté de raison appuyée sur des principes si solides, qu'il vit bien qu'elle ne céderoit pas à des motifs d'intérêt & de politique. Il eut recours aux menaces, elles ne l'ébranlerent pas davantage.

Les Grands s'irritent dès qu'on leur résiste. C'est un crime qu'ils ne pardonnent jamais, que de ne pas entrer aveuglément dans leurs projets. Les raisons ne font que les aigrir, ils se vengent sur
vous

vous du tort qu'ils ont avec vous. Mon pere le sentit, & n'en fut effrayé que par la part que ma mere alloit avoir à ses malheurs. Il lui écrivit toute la douleur qu'il en avoit, il lui demandoit pardon de tous les maux qu'alloit lui causer une conscience trop délicate, mais dont il ne pouvoit vaincre les scrupules. Elle lui fit une réponse que mon pere a toujours conservée, que j'ai encore, & qui peut-être vous fera plaisir. Du-moins elle vous donnera une idée du caractère & de la façon de penser de ma mere.

„ Est-ce vis-à-vis de moi qu'il faut
 „ vous excuser? Avez-vous pu croire
 „ que ma Religion vous condannât?
 „ Vous la deshonoreriez, si vous l'em-
 „ brassiez par des vues humaines. Elle
 „ demande un cœur vrai & touché; le
 „ vôtre ne l'est pas, elle ne peut qu'en
 „ gémir. Les hommes qui vous tour-
 „ mentent pour elle, ne la connoissent
 „ point; ils n'en font qu'un voile impie
 „ pour couvrir leurs passions. Ils ou-
 „ tragent, ils défigurent l'image d'un
 „ Dieu plein de bonté, qui ne veut qu'un
 „ hommage tendre & sincere. Qu'il
 „ m'en coûteroit, si vous étiez assez lâ-
 „ che pour fléchir sous le poids de la
 „ crainte & de l'autorité! Je serois for-

„ cée de cesser de vous estimer, & mon
„ bonheur est de vous admirer autant
„ que je vous aime. Mais que pourrois-tu
„ craindre, cher Epoux? La fortune ne
„ t'enlévera pas mon cœur, la mienne
„ est toute dans le tien. Mes sentimens
„ te vengeront de toutes les injustices,
„ tu connoîtras qu'ils n'ont que toi pour
„ objet. Cette idée me charme plus que
„ la perte de tous les biens ne peut ja-
„ mais m'effrayer. Je ne la sentirois
„ cette perte que pour toi; & je croi-
„ rois t'offenser, si je te soupçonnois d'y
„ être sensible quand toute ma tendresse
„ te reste.”

Aussitôt que mon pere eut reçu cette Lettre, il partit pour venir rejoindre ma mere. A peine fut-il arrivé, qu'il apprit qu'un des parens du Ministre avoit épousé sa sœur, qui étoit toujours restée dans le Couvent où elle avoit été élevée. Quoique d'une bonne maison, & beaucoup plus riche que ne le sont ordinairement des cadettes, ce n'étoit cependant pas un parti pour un parent de Ministre. Mon pere vit bien qu'on étoit trop habile pour s'y être trompé, & que sa fortune rendroit bientôt celle de sa sœur assez brillante pour l'alliance qu'elle faisoit. Il para autant qu'il put les malheurs qui le
me-

menaçoient, & se résolut à souffrir, sans murmurer, ceux qu'il ne pourroit empêcher.

Il retrouva ma mere plus tendre & plus sensible qu'il ne l'avoit jamais vue. Elle tâchoit par ses caresses d'adoucir les tristes idées d'une infortune prochaine. Quels maux ne charme pas la tendresse d'un cœur qu'on adore ? Mon pere ne les craignoit que pour ma mere, & elle n'y paroissoit sensible que pour lui ; mais sûrs de trouver dans le cœur l'un de l'autre un bonheur qu'on ne pouvoit leur ravir, ils étoient sans-doute plus heureux que ceux qui se préparoient à les accabler. Ma mere étoit alors grosse de moi, & elle approchoit de son terme. Elle me mit au monde, & je lui coûtai la vie.

Il n'est point ici d'expressions, Madame, qui puissent vous peindre l'état de mon pere. Je ne lui en ai jamais entendu parler qu'avec un frémissement qui le plongeoit toujours dans un silence morne & farouche. Au bout de vingt ans il en étoit encore si frappé, que l'image de ce coup affreux sembloit l'anéantir, & lui ôter l'usage de tous ses sens ; il ne le retrouvoit que pour verser des larmes ameres ; à peine toute la force de sa raison le sauvait-elle du désespoir.

Cette femme adorable rendit les derniers soupirs entre les bras de mon malheureux pere. On fit des efforts inutiles pour la lui arracher ; il la tint ferrée , jusqu'à ce que son ame plongée dans une mer de douleurs , en fut accablée au point d'en perdre le sentiment. Heureux s'il l'eût perdu pour jamais ! A force de secours on le rendit à la vie , il ne revit le jour que pour le détester. Il tomba dans un accablement stupide ; sa douleur ne s'exprimoit plus , son ame n'avoit de force & d'étendue que pour en sentir toute l'horreur. Il ne put résister long-tems à des mouvemens si violens ; bientôt on désespéra de lui. La bonté de son tempérament le sauva néanmoins d'une mort qu'il regardoit comme le seul remede à ses maux , mais dont il eut le courage de ne pas hâter le moment. A peine commençoit-il à être hors de danger , qu'on lui apprit que ses biens étoient confisqués au profit de sa sœur , & qu'on lui signifia l'ordre de sortir du Royaume. Ses ennemis perdirent le fruit de leur vengeance. Après la perte qu'il venoit de faire , il ne sentit pas celle de ses biens , ni celle d'un pays où rien ne l'attachoit plus , & qui même lui étoit devenu odieux. Il avoit eu soin de faire passer dans les pays étran-

étrangers tout ce qu'il avoit pu faire d'argent depuis qu'il avoit prévu le ressentiment du Ministre. Il y en avoit encore trop pour un homme qui avoit renoncé à toutes les douceurs de la vie, & qui n'en supportoit le poids que par la force de sa raison. Il n'en fut touché que pour moi; & pour ne rien négliger des soins d'un bon pere, il se ressouvint qu'il avoit autrefois prêté vingt mille écus à un de ses camarades d'étude, pour l'aider à faire une entreprise qui devoit être le principe de sa fortune. Elle étoit pour lors assez brillante pour que mon pere ne craignît pas de lui demander la somme qui lui étoit dûe; mais il lui fit réponse, qu'il étoit trop sévère observateur des Loix pour les violer, en lui donnant le moyen de faire sortir de l'argent du Royaume; qu'il voyoit bien ses desseins, & qu'il n'étoit pas assez mauvais patriote pour les favoriser; que les gens de sa secte avoient déjà assez enlevé de richesses.

Hélas, dit mon pere, ce misérable est plus à plaindre que moi; il se livre sans ménagement à tout le mépris que je dois avoir pour lui. Mon pere, comme vous pouvez bien juger, Madame, ne s'adressa pas à sa sœur.

Si mon pere n'eût pas connu les hommes,

mes, il auroit peut-être été surpris & touché de la froideur, de l'espece de mépris qu'il trouva dans sa disgrâce, à la place du zele, de l'affection, de la considération que lui avoit acquis sa prospérité. Ceux qu'il avoit le mieux servis, & le plus obligés, s'éloignèrent le plus vite; c'étoient ceux qui étoient chargés d'un fardeau plus incommode. Mais vous croyez sans-doute que mon pere eût dû trouver du soutien & de l'appui dans une secte à l'intérêt de laquelle il venoit de sacrifier sa fortune. Non, Madame, il avoit été trop raisonnable. Il avoit condamné la chaleur & l'emportement de son parti. Il n'y auroit donc pas trouvé de ressources, si sa fierté eût pu plier jusqu'à lui en demander.

La raison fut toujours une froide recommandation; elle n'échauffe point les esprits, elle ne remue point les cœurs, elle les laisse dans leur dureté naturelle. Mon pere n'étoit point un martyr enthousiaste, ni par conséquent un persécuté illustre; j'étois le seul bien qui lui restât, le seul gage d'un amour infortuné, le seul lien qui pût l'attachet à une misérable vie.

Il quitta la France dès qu'il put soutenir la fatigue d'un voyage, & n'emme-

na que moi, ma nourrice, & un domestique fidele qui le suivit. Il s'éloigna sans regret d'une ingrante patrie. L'Univers étoit devenu un désert pour lui. Il ne tenoit plus à rien, & rien ne tenoit à lui, il étoit trop misérable. Occupé du soin de chercher un endroit où il pût être ignoré pour jamais, il se ressouvint qu'il avoit vu autrefois dans les montagnes d'Ecosse, sur le bord de la mer, une grotte pratiquée par les mains de la Nature, dans un rocher élevé, & qui sembloit fait pour le cacher à tout l'Univers. L'horreur de ce séjour, la sombre mélancholie qu'il inspiroit, avoient plus de charmes pour mon pere, que le paysage le plus riant & le plus varié. Tout ce qui s'affortit à la situation de notre ame, a pour elle une douceur qui l'attire, & semble la soulager. Ce fut donc cet endroit sauvage & inhabité que mon pere choisit pour sa retraite.

Une vaste mer, dont l'immensité avoit je ne fais quoi d'effrayant, car il semble qu'il faille à nos yeux des objets bornés & prochains pour les rassurer; de hautes montagnes qui sembloient se perdre dans les nues, de sombres forêts où les rayons du Soleil n'avoient jamais pénétré; les cris sinistres des oiseaux de proie, les hurle-

hurlemens des bêtes sauvages qui s'y retiroient, voilà, Madame, les premiers objets qui ont frappé mes sens. Mon pere ne changea rien à l'horreur de ce séjour. Il ne se servit de l'art que pour y pratiquer quelques commodités. Il n'y avoit porté que ce qu'il croyoit nécessaire pour la vie. Un petit vallon lui fournissoit du bled; Henri, ce fidele domestique, le cultivoit. Un ruisseau qui l'arrosoit, lui donnoit de l'eau. La chasse, la pêche, des coquillages, étoient plus qu'il n'en falloit pour une vie aussi frugale que la sienne. Cette grotte, où il avoit pratiqué trois appartemens, n'étoit ornée que de Livres & d'Instrumens de Mathématiques. Mon pere ne pouvoit pas toujours être livré à une stupide douleur; il n'y a que dans les Romans qu'on passe les jours à soupirer & à se plaindre. Il fut cependant long-tems sans retrouver cette liberté d'esprit nécessaire pour des études sérieuses. Il m'a avoué bien des fois, que, malgré tous ses efforts, il retomboit toujours dans la noirceur de ses pensées. Son cœur flétri, son esprit accablé, n'avoient plus la force de se relever.

Je crois, Madame, qu'il faut de grands coups pour abattre une ame forte.

C'est

C'est un grand arbre qui leur résiste long-tems ; mais une fois ébranlé, son propre poids l'entraîne. Les ames élevées ont des passions plus profondes, plus durables, sur lesquelles le tems, les objets sensibles n'agissent que bien lentement. Vous le savez, Madame, c'est plus par foiblesse que par raison que l'on se console.

Dans ces premiers tems de douleur, j'étois le seul objet qui parût adoucir celle de mon pere. J'excitois sa sensibilité, je faisois couler ses larmes ; & cet attendrissement sembloit calmer la violence & l'amertume de ses sentimens. Une tristesse retirée, solitaire, resserre l'ame, la desseche, la fait périr. Les plaintes, les larmes, les objets tendres la remuent, la touchent, & semblent lui redonner un principe de vie.

Le plaisir de cultiver une jeune plante qui alloit se former & croître sous ses yeux, devint pour mon pere un intérêt assez puissant pour l'attacher. J'étois pour lui une occupation douce, qui lui rendoit les jours moins pesans. Dans ces premiers tems où l'ame ne s'ouvre encore qu'à l'impression des objets sensibles, où elle ne reçoit de jour & de lumiere que par les sens, mon pere tâchoit de ren-

rendre ces premières sensations plus vives & plus distinctes, & d'y accoutumer mes petits organes. Pour les rendre bientôt capables de porter à mon âme des idées, il me faisoit toucher tout ce que je voyois: il présentoit à mes yeux timides & éblouis tout ce qui pouvoit les fixer, les arrêter, & bientôt les accoutumer à n'être plus étonnés. Il varioit le plus qu'il pouvoit la forme & la figure de tous les objets qui frappaient mes sens. Il essayoit tous les tons pour y plier mon oreille, afin qu'elle déliât en quelque façon ma langue, qu'elle lui apprît à former des sons, à les articuler. Dès que je pouvois prononcer quelques mots, il me faisoit nommer tout ce qu'il me présentoit, me le faisoit distinguer adroitement, en ne me l'accordant que quand je l'avois répété plusieurs fois. Il grondoit ma nourrice très-sérieusement, quand elle m'apprenoit de mauvais termes. Ainsi, Madame, à trois ans je parlois mieux que les trois quarts des Marquises de Province; & à peine en avois-je cinq, que je savois déjà plusieurs Langues, mieux que bien des étrangers qui les ont apprises par principes. Ceci vous étonne, mais écoutez un instant.

Aussi.

Aussitôt que ma langue fut assez déliée pour articuler un certain nombre de mots propres à exprimer mes besoins & mes petites idées, mon pere me faisoit demander les mêmes choses dans une autre Langue, & ne parloit que celle-là devant moi. Les organes de ma voix, souples & flexibles, en attrapotent facilement la prononciation. Si bien, Madame, que c'eût été un spectacle assez plaisant, de voir un enfant de cinq ou six ans parler François, Italien & Anglois. Et quelque chose d'assez singulier, c'est que ces trois Langues me sont si familières, si naturelles, que je ne puis pas dire avoir une Langue qui me soit propre. Jamais je n'ai une idée que trois mots ne se présentent à la fois pour l'exprimer, si bien que je pense en Italien, en Anglois & en François. La longue habitude que j'ai de cette dernière Langue, me rend seulement un peu plus François. Mon pere ne m'apprit à lire qu'assez tard, il ne m'exerçoit d'abord qu'à parler; & autant que mes petite lumieres pouvoient s'étendre, il me donnoit des idées claires & précises de tous les mots que je prononçois: ce n'étoit pas par forme de raisonnement, je ne l'eusse pas compris; il ne se feroit que de ma curiosité. Par

un mot que je favois, il m'en expliquoit un autre. A une idée déjà conçue & formée, il en joignoit une seconde à qui le rapport & l'analogie la lioit naturellement & sans effort. C'étoit en jouant avec moi, en n'ayant l'air que de me divertir qu'il m'instruisoit.

Comment est-il possible, m'a dit bien des fois mon pere, que des hommes raisonnables croient instruire des enfans par des leçons seches & rebutantes, énoncées dans des termes barbares, que le châtiment & la crainte tracent dans leur pauvre petite tête, sans y apporter de lumiere? Ils étouffent au contraire celle que la Nature pourroit leur donner. Leur foible raison est déjà embarrassée, quand elle pourroit commencer à s'exercer.

Quand mon pere vit que mon jugement étoit assez formé pour lier quelques idées, pour les comparer, & que je trouvois avec assez de facilité les termes propres pour les exprimer, il me montra à lire, & toujours avec la même méthode dont il s'étoit servi pour m'apprendre à parler trois Langues à la fois. Dès que je pus les lire aisément, il me faisoit faire sans effort des réflexions sur la progression de mes idées, & l'analogie des mots.

Une remarque, qui est peut-être digne d'attention, c'est que je n'ai jamais versé une larme pour apprendre tout ce que mon pere m'a montré. C'étoit avec tant de douceur, il craignoit si fort de me fatiguer, de me rebuter, qu'il essayoit toutes les tournures, tous les jours possibles, pour me faire entrevoir & concevoir ce qu'il me disoit. C'étoit de mes petites passions dont il se servoit, pour répandre de l'attrait sur les objets auxquels il vouloit m'appliquer.

Il m'en laissoit tout le mérite, qu'il me faisoit sentir adroitement. Ah, Madame, que nos passions sont un riche fonds, quand elles sont maniées par une main habile! Aussi ai-je toujours été révoltée de la maniere dure & barbare dont on élève les enfans. Comment peut-on traiter ainsi un âge si tendre, si aimable, dont les graces ingénues ne demandent que des secours & des caresses? On lui fait répandre des larmes quand il devroit encore ignorer l'idée du malheur. Il ne commence à voir, à connoître que par le sentiment de la douleur. La Nature n'a fait que des plaisirs pour lui, des plaisirs simples, innocens, que la réflexion & la raison n'empoisonnent point encore; & d'une main cruelle on les flé-

trit, on les lui arrache; il semble qu'on soit jaloux de son bonheur. On lui présente les idées de devoir, d'application, d'instruction, sous un point de vue si effrayant, qu'il n'est pas bien étonnant qu'on l'en dégoûte, & qu'on ne puisse l'y ramener que par les peines. Quelle inhumanité de se servir si durement de la crainte, quand on pourroit employer si heureusement la douceur! Mais les trois quarts des peres & meres ne connoissent le plaisir d'avoir des enfans, qu'aux marques d'esclavage qu'ils leur donnent. Ils ne leur sont chers que par les titres d'autorité & de commandement... Mais où m'a emporté mon zele & mon enthousiasme? Pardonnez-le moi, Madame, ce sont de ces vérités de sentiment qui m'échapperont souvent. Elles me frappent d'autant plus vivement, que la Nature m'avoit donné le meilleur & le plus raisonnable de tous les peres. Revenons à notre grotte, où il ne se passe cependant rien d'intéressant; mais vous en exigez le détail, & c'est pour vous que j'écris. De grace, Madame, souvenez-vous-en; si vous l'oubliez, vous croirez peut-être que je veux vous faire un Traité d'études.

Pour me donner une plus grande intel-
li-

igence des Langues que mon pere m'a-voit apprises; il me faisoit traduire alternativement l'une par l'autre, des morceaux choisis de chacune; il m'en faisoit sentir la beauté, la force, la délicatesse. Il m'en faisoit connoître le caractère, le tour propre & naturel. Il formoit mon goût, il m'accoutumoit à trouver facilement & abondamment des tours & des expressions. Pour me délasser d'occupations aussi sérieuses, ou plutôt pour leur donner le charme & le piquant de la nouveauté, qui semble naître de la variété, mon pere me monroit à dessiner, à chanter, & à jouer de quelques instrumens. Il avoit la voix belle, il la conduisoit avec tant de goût, tant d'intelligence, il donnoit à son chant une expression si touchante, que quand il chantoit quelques morceaux que j'aimois, j'étois comme ravie. Lorsque je fus en état de l'accompagner, il unissoit sa voix à la mienne. Nous avons souvent exécuté des morceaux dignes des connoisseurs. Mon pere me donnoit des leçons de danse, il m'apprenoit à prendre des attitudes nobles & aisées. Aucun jour ne se passoit, qui ne fût rempli & varié par toutes ces occupations; il me les avoit rendues si aimables, que

je l'en aurois fait souvenir, s'il avoit pu les oublier.

Ce n'étoit pas assez pour mon pere, de cultiver mes talens, d'orner mon esprit de tout ce qui pouvoit l'embellir, il vouloit encore former mon jugement & éclairer ma raison. Par des nuances délicates, imperceptibles, il éleva mon esprit jusqu'à la Philosophie. Que ce mot ne vous effraye pas, Madame, ce n'étoit point une Philosophie montée sur de grands mots obscurs, hérissée de définitions abstraites. Mon pere, par des connoissances variées, approfondies, avoit acquis cette heureuse facilité de penser en grand homme. De ses observations sur la Nature, il en formoit un tableau riche, magnifique, où l'on croyoit voir l'harmonie & l'intelligence qu'elle a mis entre toutes ses parties. C'étoit par ces peintures, animées de tout le feu du génie, que mon pere élevoit mon ame au-dessus d'elle-même. Quand il vit le goût que je prenois à l'entendre, l'espece d'enthousiasme qu'il m'inspiroit, il me ramenoit insensiblement à des vues plus simples, il tâchoit que chaque objet me frappât assez pour l'examiner & l'observer attentivement. Il m'en faisoit des descriptions nettes & précises, il les lioit
dans

dans mon esprit par des rapports fixes & invariables, pour me les faire ensuite envisager sous tous les points de vue possibles; & en les réunissant dans leur ordre naturel, en former des principes clairs, mais féconds. En un mot, mon pere n'employoit point d'autre art que celui de me présenter la lumiere, de me faire regarder & voir attentivement, pour former dans mon esprit une chaîne d'idées raisonnées.

Croyez-vous, Madame, qu'on pût reprocher à une pareille Philosophie, de rendre l'esprit sec, l'imagination froide, en un mot d'éteindre le génie? Quelle matiere cependant lui fournira de plus fortes couleurs, des traits plus hardis, de plus magnifiques scenes? Voir, examiner de près les ouvrages de la Nature, dans l'ordre qu'elle nous les présente elle-même, ne peut, je crois, qu'élever l'esprit, échauffer l'imagination, donner au jugement & à la raison plus de force & plus d'étendue; en un mot, à l'ame entiere plus de vues & plus de lumieres. Pensez-vous, Madame, que l'esprit des femmes un peu exercé sur de pareils objets, perdît de son agrément? Que leur jugement un peu fortifié, ne leur apprît pas à mieux connoître les vertus de la société,

té, à ne pas les sacrifier si légèrement à leurs fantaisies & à leurs préjugés? Les graces ne tiennent-elles qu'à leurs caprices? Une raison aimable les feroit-elle fuir?

Vous riez peut-être, Madame, du zele avec lequel je défends les principes dans lesquels j'ai été élevée, & vous prononcez, malgré tous mes raisonnemens, contre une éducation aussi sérieuse. Vous concluez, qu'il est mieux établi de ne pas faire de toutes les femmes des Philosophes, sur-tout dans un âge qui n'est fait que pour les ris & les jeux. La Nature, dites-vous, semble leur avoir donné un instinct plus sûr & plus délié que les idées raisonnées de la réflexion. Un aimable désordre, une imagination conduite par le sentiment qui le rend avec le feu, effleure légèrement tous les objets, donne à tout ce qu'elles disent un air riant, folâtre, animé; plait mille fois mieux que la raison, quelque soin qu'on prenne de l'orner. D'ailleurs, les hommes ne s'en accommoderoient pas, elle les feroit fuir. Nos foibleesses & nos fantaisies les servent mieux. Hé bien soit, Madame, je ne dispute point; mais du moins m'accorderez-vous, que dans un âge avancé, où ces fleurs & ces agrémens

mens de l'esprit se flétrissent avec ceux de la figure, des fruits plus solides les dédommageroient de la perte de leurs charmes ; car en-vérité, nous autres femmes, on ne nous regarde que comme un parterre ; nous n'avons de saison que le printems. Mais je ne compte pas réformer ce qui est établi, il l'est peut-être pour le mieux. Il n'est question que de moi, & les circonstances où je me suis trouvée, sortent si fort de la règle ordinaire, qu'elles font une exception qui ne doit tirer à aucune conséquence. Aussi n'en ai-je pas peur. Mon pere étoit un Philosophe qui tâchoit de m'élever jusqu'à lui, pour faire de moi une société qui pût l'occuper. Cependant, Madame, vous avez dû appercevoir qu'il n'étoit pas de ces gens austeres qui fuyent les graces, & que les graces fuyent. C'étoit de ces ames sensibles qui ont une sympathie naturelle avec tous les objets, que le goût & le sentiment assaisonnent & embellissent. Il les cultivoit d'une main légère, que le raisonnement n'avoit point appesantie. Quoique livré à une mélancolie, dont je ne l'ai gueres vu sortir, il cherchoit à me procurer tous les plaisirs innocens que je pouvois goûter. Pour m'amuser, il avoit apprivoi-

fé quelques animaux. Il me montrait à prendre & à élever des oiseaux. Je leur apprenois à répéter des airs, à prononcer des mots, à faire entr'eux de petits dialogues. Ma chambre étoit ornée de coquillages, dont les couleurs assorties & variées formoient des nuances, & imitoient des objets naturels. Henri m'avoit fait un bôcage, où je mettois mes oiseaux, où j'avois soin d'en élever toujours de nouveaux. Nous semâmes plusieurs especes de graines qui s'étoient trouvées dans le magasin de mon pere; la plupart me donnerent des fleurs que je cultivois avec soin. J'en avois formé un parterre dans le milieu de mon bôcage. C'étoit-là mon lieu de délices. Ma récréation étoit de voir travailler Henri. Notre petite récolte, tous les soins que demande la vie, & que ma nourrice & lui nous rendoient, me dissipoient & m'amusoient. Je me divertissois à entendre leurs contes & à leur en faire. Mon pere m'y exhortoit. Ma fille, me disoit-il, ce sont nos amis; nos malheurs ne les ont pas fait fuir; tâchez que l'agrément & la douceur que vous leur ferez goûter, les en dédommagent. Nous sommes chargés de toute la reconnoissance. Un jour
que

que je m'amusois avec un oiseau, pendant que ma nourrice plioit presque sous un faix qu'elle portoit, il accourut avec précipitation pour la soulager. Ah! ma fille, me dit-il, est-ce ainsi que vous sentez la reconnoissance? Vous n'êtes occupée que de vos plaisirs quand votre nourrice ne l'est que de vos besoins; quand elle oublie les siens pour les vôtres, c'est à vous à vous en ressouvenir pour elle.

Quelle misérable vanité, me disoit souvent mon pere, que celle qui employe la dureté & la hauteur vis-à-vis de ceux qu'une malheureuse destinée nous a soumis! Nous abusons de leur infortune, & nous sommes étonnés qu'ils cherchent à surprendre notre bonne foi, & à se dédommager sur notre négligence de ce que leur fait souffrir notre inhumanité. C'est ainsi qu'il ne laissoit jamais échapper une occasion de me faire sentir le prix de la bonté & de la générosité. Il étoit l'ame de la probité & de la justice même. Vous voyez, ma fille, me disoit-il, par quels principes simples l'Auteur de la Nature en entretient l'ordre & l'harmonie; c'est ainsi qu'il voudroit unir les hommes. Il a gravé dans leur cœur la Loi qui devroit être le principe de leur bon-

bonheur. La vérité, la bonne foi, l'amour, étoient la source des trésors que leur avoit offerts un Etre bienfaisant. La dureté, l'injustice, la tyrannie les leur ravissent. Des Loix, souvent impuissantes, que l'Autorité ne soutient que par la rigueur, ne les ramènent que par crainte, & souvent en frémissant de rage, à des devoirs qu'ils avoient trouvés tracés dans leur ame. Sur-tout, ma fille, gardez-vous de porter un œil trop curieux dans les Décrets de l'Eternel. Il les a voilés pour nous, ce n'est pas à nous à mesurer ses desseins. La portion de lumière qu'il nous a communiquée, nous suffit pour connoître sa puissance, pour l'adorer, pour trouver dans la Nature tout ce qui peut satisfaire à nos besoins, sur lesquels, d'une main libérale, il a répandu l'attrait du plaisir. Il a gravé dans notre ame sa Loi sainte & immuable, qui ne peut jamais nous égarer. Qu'avons-nous de plus à lui demander? Employons toute notre activité à chercher la vertu, à faire le bien, & nous remplirons notre destinée.

Mais, mon pere, lui disois-je, cette vertu ne rend cependant l'homme guerres heureux. Vous m'avez dit souvent que les plus vertueux étoient les plus per-

persécutés. Et si cette premiere Loi est gravée dans notre cœur de la main de Dieu même, n'y a-t-il pas imprimé aussi ce desir d'être heureux, qui est le principe & le moteur de notre existence? Et si la vertu, loin de nous approcher, semble nous écarter de ce bonheur auquel nous tendons toujours, comment accorder ces deux premieres impressions que nous tenons du même Auteur?

La vertu, me répondoit mon pere, quoique persécutée, a des consolations pour l'ame qui s'y est fortement attachée. Le sentiment intime d'une conscience droite & pure, l'image de son Auteur, la soutient & l'élève au-dessus des adversités. Elle y est sensible, mais elle n'en est pas abattue. Ce bonheur dont vous parlez, l'injustice & le crime l'assurent-ils? Ses inquiétudes, ses remords, l'instabilité des choses humaines, contre qui ne tiennent point ces édifices d'iniquité élevés avec tant de soins & de peines, vengent assez la vertu, & apprennent aux hommes, que dans la condition où ils sont nés, ils ne peuvent la trahir sans perdre leurs vrais droits au bonheur.

Mais mon pere, lui disois-je encore, ce bonheur est si rare! Je vous ai ouï dire à vous-même, qu'il sembloit que la

Na-

Nature ne le montrât de tems en tems que pour répandre plus d'amertume sur tant de jours qui s'écoulent loin de lui, comme ces éclairs qui redoublent l'obscurité. Enfin, mon pere, votre vertu vous a conduit dans une grotte.

Il est vrai, ma fille, il est vrai que l'homme ne semble pas fait pour jouir ici-bas d'un parfait bonheur; il l'imagine, il l'entrevoit, & ne l'attrappe presque jamais. Errant au gré de ses desirs, il ne les satisfait que pour en former de nouveaux; mais ces desirs, ces erreurs mêmes qui l'agitent & le promènent sans cesse, ne sont-ce pas les ressorts qui le mettent en mouvement? C'est le principe d'action répandu dans tout le corps de la société, c'est lui qui en forme les liens, qui fait naître les Arts, qui tire de la Nature ce qu'elle a de plus riche & de plus précieux: mais nous sommes des ingrats: comblés de ses faveurs, nous nous en plaignons. Elle seme des fleurs devant nous, nous les foulons aux pieds sans les cueillir, est-ce sa faute? La vertu, dites-vous, m'a conduit dans une grotte; eh bien, elle m'y soutient. C'est elle qui m'apprend à me passer de ces biens qui m'auroient peut-être corrompu. Elle m'y prépare des plaisirs innocens, celui

celui de vous former à ses leçons. Jugez, ma fille, de sa force; son image a toujours des charmes, même pour les âmes corrompues; une action de générosité, de bonté, les émeut & les attendrit encore. Elle les rappelle à leur première origine, elle laisse de nouvelles traces que le crime n'effacera jamais.

C'étoit par de pareils entretiens, Madame, que mon pere tâchoit de me donner des impressions aimables de la vertu. Dans les Histoires que nous lisions ensemble, il ne manquoit point de me faire sentir tous les actes nobles & généreux qu'elle inspire. Il me faisoit connoître, il me développait la source des préjugés, des passions criminelles qui dégradent l'humanité, & qui ne peuvent inspirer que de l'horreur à un esprit bien fait, de quelque fausse grandeur qu'elles soient colorées.

Que ces premières années de ma vie ont coulé légèrement! Ni chagrins, ni inquiétudes n'en interrompoient le cours paisible. Les premiers rayons de la lumière ne frappaient mes yeux que pour ouvrir mon esprit à des idées douces & agréables. Occupée à connoître, à exercer toutes les facultés de mon âme, il me sembloit tous les jours que j'acquerois

rois un nouvel être. Je m'en applaudif-
fois, mes regards ne tomboient sur moi
qu'avec complaisance ; j'avois de moi-
même un sentiment tendre, qui agitoit
doucelement mon cœur. Je ne connoissois
de besoins que ceux qui répandent l'at-
trait du plaisir sur l'objet qui doit les satis-
faire. Un sommeil tranquille succédoit à
des exercices modérés, qui varioient, qui
remplissoient toutes les heures, sans m'en
laisser jamais appercevoir la pesanteur.
C'est ainsi, Madame, que je suis arrivée
à l'âge de quinze ou seize ans.

Bientôt un froid ennui, des desirs in-
quiets, répandirent un nuage épais sur
des jours si fereins. Mes yeux se char-
gerent d'une triste langueur. Je soupi-
rois, mon cœur étoit pressé, mon esprit
abattu, rien ne soutenoit mon ame, il
sembloit qu'elle tombât dans un vuide af-
freux. Je n'apportoïis plus qu'un esprit
distract aux leçons & aux entretiens de
mon pere. Il sembloit que toutes mes idées
& mes pensées ne fussent qu'un cahos où
je ne voyois plus rien. Je me cherchois
sans pouvoir me retrouver. Inquiete
d'un état si nouveau, cette inquiétude
même ne me le rendoit que plus acca-
blant. La sécheresse & l'amertume é-
toient répandues sur tout ce qui m'envi-
ron-

fonnoit. Mes oiseaux, mes fleurs, n'avoient plus de charmes pour moi. Je trouvois le jour d'une longueur affreuse; j'attendois la nuit comme le seul remede à mes maux; je n'y en trouvois point d'autre que de me plonger dans un profond sommeil, qui me fît perdre le sentiment pénible de moi-même. Mais ce sommeil que me procuroit la fatigue de tant de mouvemens confus, en étoit troublé & agité; il ne portoit plus dans mes veines cette agréable fraîcheur, ce baume délicieux qui sembloit avoir répandu une nouvelle vie, de nouveaux charmes, sur tout ce qui frappoit mes premiers regards.

Je me trouvois comme pressée & à l'étroit dans ce petit coin de la Terre, qui jusques-là avoit été pour moi l'Univers entier. Je me formois de ce Monde, dont mon pere m'avoit parlé, dont j'avois cru lire l'Histoire, une idée si vaste, si immense, que toutes mes pensées & mes desirs s'y perdoient comme dans un abyme profond. Je desirois tout, parce qu'aucun objet n'arrêtoit & ne fixoit l'activité de mon ame; elle s'élançoit dans des routes inconnues, où une imagination errante la conduisoit, & cependant je me retrouvois toujours dans

cette grotte , où une triste uniformité régnoit , où je ne faisois plus que languir.

C'est une réflexion que j'ai faite bien des fois. On se persuade que la solitude rend l'homme à la raison , qu'elle l'arrache à ses passions en l'éloignant des objets qui les font naître ; on se trompe , Madame , on se trompe. L'homme dans la société y trouve sa place marquée. Pressé par tout ce qui l'environne , il faut qu'il s'y tienne. Ses desirs ne s'étendent gueres , qu'à mesure du terrain qu'il peut gagner. S'il s'élance , il est repouffé ; ses vues , ses idées , se resserrent nécessairement dans le cercle tracé autour de lui.

Après de longues agitations , je tombois quelquefois dans un accablement si stupide , qu'il sembloit que j'eusse perdu l'usage de tous mes sens. Mon pere ne fut pas long-tems à s'appercevoir du changement qui s'étoit fait en moi. La cause m'en étoit inconnue , & elle ne pouvoit l'être à un homme qui avoit une aussi grande connoissance du cœur humain ; mais loin de me l'expliquer , il ne cherchoit qu'à me distraire , à m'enlever à des réflexions qui me faisoient de plus en plus sentir les besoins de mon ame ; il auroit voulu l'occuper doucement : ce
n'é-

n'étoit plus le tems de raisonner. Et peut-être mon pere se repentoit-il de m'avoir donné trop de lumieres. Mon cœur, & mes idées n'étoient pas faites pour le satisfaire. Il est dangereux de trop connoître, quand on ne doit pas jouir. Un instinct borné est plus sûr pour le bonheur, que cette raison qu'on vante tant. Cependant, avec quelque adresse que mon pere écartât les questions que mon inquiétude & ma curiosité lui faisoient sans cesse, je le ramenois, pour ainsi dire malgré lui, sur les objets que je voulois connoître, & dont je voulois mieux posséder l'idée. Je le mettois continuellement sur l'histoire de ses voyages. Ce qui n'avoit fait autrefois que glisser sur mon esprit, s'y retraçoit plus fortement. Je cherchois à réunir tous ces traits dispersés, je les recueillois avec une avidité industrieuse, pour en former des images vives & sensibles dont mon cœur pût jouir, où il pût s'arrêter, & en quelque façon se soutenir. Je profitois du foible de mon pere, de la pente qui l'entraînoit toujours à parler de ma mere.

Sa sensibilité pour un objet si cher, un tendre souvenir de tant de situations qu'il aimoit à se retracer, donnoient à

la peinture qu'il m'en faisoit, un air si touchant, si animé; réveilloient si vivement en moi les sentimens de la nature pour une mere qu'il me peignoit si aimable; m'attachoient si fort à tous les mouvemens qui avoient autrefois agité son ame, que mon cœur les partageoit, ou plutôt les sentoient encore mieux que lui-même. Cette image de la tendresse de mon pere & de ma mere, devint pour moi ce que les idées romanesques sont pour les jeunes personnes. Je me formai le tableau d'une union si douce & si aimable; mon imagination le travailloit sans cesse, chaque jour j'y ajoutois de nouvelles couleurs; je me peignois un amant aussi tendre que mon pere, je l'étois au moins autant que ma mere.

De tous les vers que j'avois traduits, je ne répétois que les plus tendres, je ne chantois que des airs languissans & passionnés; ils m'inspiroient une douce mélancolie, à laquelle j'aimois à me livrer. C'est ainsi, Madame, que les chimeres de mon imagination soutenoient mon cœur contre l'ennui secret qui le dévorait.

J'essayois quelquefois d'envelopper mon inquiétude, & ce malaise de toute ma personne, dans des idées sublimes & éle-

élevées. La Philosophie n'avoit été qu'un exercice de mon esprit, je voulois la faire passer dans mon cœur; mais, Madame, qu'elle est impuissante contre une fermentation de seize à dix-sept ans!

J'ai passé par bien des épreuves, j'ai essuyé bien des chagrins, & cependant je ne me souviens point d'avoir éprouvé un état aussi pénible, aussi fatigant que ces deux années de ma vie depuis seize ans jusqu'à dix-huit de combats éternels, de foibles retours de raison, qui n'étoient qu'une vue affligeante d'une situation misérable, que rien ne pouvoit adoucir.

Inutilement mon pere me traçoit-il la douceur, l'innocence que donne la solitude; les malheurs, les peines qu'on éprouve dans le monde; je les aurois mille fois préférés, j'aurois volontiers risqué d'être aussi malheureuse que lui, pourvu qu'on m'eût fait faire la même route. J'étois comme ces malheureux renfermés depuis long-tems dans une étroite prison. Ils envient le sort des gens de la campagne, quoiqu'ils les voyent plier sous le travail. Accablés de leur éternelle inaction, ils n'imaginent point qu'on puisse se fatiguer autrement qu'à ne rien faire.

Dès que mon pere étoit occupé à quelque étude sérieuse, je me dérobois

pour me livrer plus à mon aise à mes tristes rêveries. Insensiblement elles me menerent un jour dans un chemin que je ne connoissois point encore. Aussitôt que je m'en appergus, la frayeur me fait, je voulus retourner sur mes pas; mais le plaisir de voir d'autres objets que ceux dont j'étois si fatiguée, me fit avancer. Un attrait inconnu m'attiroit, malgré la crainte qui me retenoit. Après avoir marché quelque tems sans savoir où j'allois, je me trouvai au pied de deux rochers séparés par un petit vallon fort étroit. Inquiete, troublée, avançant, reculant, cependant toujours entraînée par ma curiosité, je me hazardai dans cette route inconnue. Le moindre mouvement, une feuille agitée, mon ombre, m'effrayoient si terriblement, que les cheveux m'en dressoient sur la tête; une sueur froide me couvrait le visage, mes genoux tremblans se déroboient sous moi. Cependant, à force de m'exciter, d'examiner ce qui m'avoit fait peur, & de reconnoître, quoiqu'en frissonnant, que ce n'étoit rien, j'arrivai à la fin de ce vallon si terrible, & je me trouvai dans une grande & magnifique prairie.

Une espece de ravissement s'empara de moi. Il me sembla que je respirois plus

plus à mon aise , que le Ciel étoit plus beau que je ne l'avois jamais vu. Je parcourois avec des yeux avides ce lieu enchanté. Un ruisseau serpentoit entre des fleurs , mille oiseaux mêloient leur ramage à son murmure. Un zéphir léger agitoit doucement les feuilles des arbres , dont l'agréable ombrage invitoit au repos. Je m'assis au bord de cette onde claire. Tout sembloit porter à mon cœur une douce fraîcheur. Je cueillis des fleurs , avec une complaisance secrète j'en ornai mes cheveux. Une tendre langueur s'emparoit de tous mes sens , un baume délicieux sembloit couler dans mes veines. Je fus tirée de cette espece de sommeil enchanteur par les caresses d'un petit chien qui sembloit me connoître , & vouloir m'exprimer le plaisir qu'il avoit de me voir. Je le baisois , je l'admirois , quand ce petit animal m'échappa , pour voler à une voix qui l'appelloit. Ce son me frappa , m'inspira même une certaine frayeur qui me fit prendre la fuite , mais un mouvement de curiosité me fit tourner la tête , & me rendit bientôt immobile.

Comment vous peindre , Madame , l'émotion que je ressentis ? L'Amour , Adonis , ne sont point peints avec les traits

qui me frapperent. Je voyois descendre d'une petite colline un objet charmant. Il voloit, & n'arrivoit point encore assez tôt au gré de mes desirs; mes regards avides & empressés ne portoient point assez vite à mon cœur tout le plaisir qu'il attendoit. Loin de fuir, j'aurois voulu avancer, mais une timidité secrète m'enchaînoit où j'étois. Bientôt je fus à portée de posséder l'idée de tant de charmes. A mesure qu'il avançoit, ses graces se developpoient, & venoient toutes frapper mon ame d'un plaisir si vif & si nouveau, que tous mes sens en étoient troublés.

Ce jeune homme étoit à côté de moi, me parloit, & je ne pouvois retrouver l'usage de la parole. Il sembla aussi qu'il l'eût perdue quelques momens après. Il resta immobile à me contempler, ses yeux erroient avec rapidité sur toute ma personne. L'étonnement, la surprise, une joye vive & animée se peignoit dans ses regards; & il me sembloit que, dans ce moment-là, j'étois plus inquiète de l'impression que je faisois sur lui, qu'occupée du plaisir de le voir. A travers toute la confusion des mouvemens qui se passaient en moi, je m'apperçus cependant de l'embarras où il étoit de savoir si j'entendois la langue qu'il m'avoit par-

parlée d'abord. Mon silence qui ne finissoit point, sembloit lui confirmer que j'étois une Etrangere qui parlois une autre langue que la sienne. Je crus m'apercevoir qu'il en étoit triste & inquiet. D'une voix émue, & qui remua toute mon ame, Serois-je, Mademoiselle, me dit-il assez malheureux pour ne pouvoir me faire entendre de vous ? Ah ! du moins si je pouvois toujours vous voir ! Mais sans - doute je ne vous aurai vue que pour regretter éternellement de ne vous plus voir. Si vous ne m'entendez point, de qui apprendrai-je où vous retrouver ? De moi-même, lui répondis-je avec un trouble si grand, que je ne pus prononcer que ce peu de mots ; mais il me parut qu'ils avoient fait renaître la joye & l'espérance dans son cœur. Une rougeur subite me couvrit le visage, je baissai les yeux, je ne pouvois soutenir le feu de ses regards. Par quel heureux hazard, me dit-il en s'approchant de moi respectueusement, trouvai-je dans un lieu si écarté & si solitaire un objet si charmant ? Y venez-vous souvent, & quel endroit habitez-vous ? Je n'en connois point ici de digne de vous. La douceur de sa voix, le plaisir de le voir, le desir de me l'assurer, me fit retrouver la

force de lui répondre. Voilà la première fois que je me trouve ici. Je ne fais ce qui m'y a attirée, mais je suis bien aise d'y être venue. Je le regardai, je rougis, & cependant j'étois contente de ce que je lui avois dit. Je le vis enchanté de ma réponse. Et vous-même, continuai-je, y venez-vous souvent, y reviendrez-vous encore ? Ah ! je n'en fortirois jamais, me répondit-il, si je croyois vous y trouver tous les jours. Vous ne demeurez donc pas loin d'ici ? lui dis-je avec empressement. Non, me répondit-il, je demeure à peu près à une lieue. J'étois venu pour chasser sur ces côteaux, quand heureusement j'ai perdu mon chien. En le cherchant, en l'appellant, je vous ai apperçue. Je ne vous distinguois point encore, & cependant un charme inconnu m'attiroit. Dès que je vous ai vue, tout mon cœur a volé vers vous. Avec quelque ardeur que je courusse, je me plaignois d'aller si lentement ; j'aurois voulu être porté sur l'aile des vents. Que je m'en retournerai tristement, si je ne puis savoir où vous retrouver ! Me cacherez-vous, me dit-il avec une tendre inquiétude, le séjour que vous habitez ? Hélas ! peut-être n'est-ce qu'en passant que vous par-

courez ces lieux, & n'y reviendrez-vous jamais ? Il me parut si affligé de l'idée de me perdre, que je me hâtai bien vite de le rassurer. Non, lui dis-je, je ne crois pas que je quitte jamais l'endroit que j'habite. Quoique je m'y sois bien ennuyée, je serois bien fâchée de m'en éloigner à présent; il est derriere cette montagne que vous voyez.

Un ravissement si grand s'empara de lui, qu'il tomba extasié à mes genoux. Il me ferroit les mains avec une ardeur à laquelle je ne mettois point d'obstacles; je ne le trouvai point trop tendre, je l'étois autant que lui. Que j'aimois à lire dans ses yeux tous les mouvemens dont mon cœur étoit agité ! Les miens lui répondoient sans-doute. Nous étions l'un pour l'autre un miroir fidele, où nos âmes se peignoient avec une tendre naïveté, que l'art ne nous apprenoit point à cacher.

Ciel, s'écria-t-il avec transport, que je vais être heureux ! puisque vous ne pouvez me refuser d'être avec vous tant que je pourrai y être. Vous n'êtes donc pas le maître d'y être toujours, lui dis-je avec douleur ? Non, me répondit-il encore plus tristement. Je suis sous la domination d'un Gouverneur sévere, qui

qui ne me laisse que deux ou trois heures de liberté par jour, & encore parce qu'il s'imagine qu'on ne peut trouver personne dans des lieux aussi sauvages que ceux-ci. Mais vous-même, Mademoiselle, ne dépendez-vous de qui que ce soit? Votre jeunesse ne semble pas me permettre de le croire. Vous avez raison, lui répondis-je, je vis avec mon pere ainsi que vous; je m'éloigne quelquefois, mais pour peu de tems; & je m'apperçois, dis-je en soupirant, qu'il faut que je me rende auprès de lui; il seroit inquiet d'une si longue absence. Me fera-t-il permis de vous reconduire, me demanda-t-il avec un empressement qui répondoit à la douleur que j'avois de me séparer déjà de lui? J'hésitai quelques momens à lui répondre. Mon premier mouvement fut de le lui permettre, mais une réflexion aussi rapide le corrigea. Non, lui dis-je, je ne crois pas que vous deviez me suivre. Mon pere vous verroit, & peut-être ne pourrois je plus revenir librement ici. Vous y reviendrez donc sûrement, me demanda-t-il avec ardeur? Je serois bien affligée si je ne le pouvois pas, lui répondis-je, je crois, fort tendrement.

Je n'étois plus timide, je n'étois qu'inquiete de m'assurer le bonheur dont je jouis-

jouissois. Je regardois mon amant avec un plaisir qui passoit dans toute mon ame, elle étoit toute dans mes yeux. Cependant la crainte de donner des soupçons à mon pere, me fit m'arracher d'un lieu qui m'étoit devenu si cher, & où je voulois me ménager l'heureuse liberté de revenir dès le lendemain. Je lui promis que ce seroit à la même heure qu'il m'y avoit trouvée. L'espérance de nous revoir bientôt, le plaisir de nous voir encore ne rendirent point nos adieux tristes. Il resta immobile jusqu'à ce qu'il m'eût perdue de vue; & combien de fois, Madame, ne retournai-je pas la tête?

Aussitôt que je ne le vis plus, un mouvement de douleur me faisoit le cœur; mais bientôt une image vive & sensible de tout ce qui venoit de me toucher, redonna à mon ame une joie douce & tendre. Il me sembloit qu'une nouvelle source de vie couloit dans toutes mes veines. Mon ame avoit reçu tant de mouvement, qu'il sembloit qu'elle me fît voler: à peine mes pas s'imprimoient-ils sur le sable. Cependant, dès que j'aperçus mon pere, un froid mortel me faisoit, je tremblai. Sans savoir trop pourquoi, je redoutois ses regards; je croyois qu'il alloit lire dans mes yeux mon bonheur,
&

& me le ravir. Un sentiment intime me reprochoit de le lui cacher. Je me servis néanmoins du peu de force qui me restoit, pour me remettre de mon trouble, qui m'auroit sûrement trahie, s'il y avoit fait attention; mais comme il étoit bien éloigné d'aucun soupçon, malgré la crainte de me déceler, qui me déceloit si bien, il ne s'apperçut de rien. Il ne me demanda même pas, comme je m'y attendois, pourquoi j'avois été si long-tems absente; mais c'est que réellement je ne l'avois pas été tant qu'à mon ordinaire. Cependant le plaisir fait couler les heures si rapidement, me direz-vous; il est vrai, Madame, mais quand ce plaisir est vif, il en marque si bien tous les instans, qu'il semble qu'elles en acquierent plus d'étendue. Chaque moment fait une impression qui laisse un souvenir si profond, si sensible, qu'il tient une grande place dans l'imagination avec laquelle on mesure, pour ainsi dire, l'espace de tems qui s'est écoulé. Je fus bien étonnée quand mon pere me dit qu'il n'y avoit pas plus de deux heures que je l'avois quitté.

Que j'attendis avec impatience l'instant où je pourrois être seule pour jouir de tous mes sentimens! Mon cœur tenoit
mes

mes sens trop éveillés, pour que le sommeil pût s'en emparer. Je craignois de perdre l'idée de tout ce qui m'étoit arrivé. Toute mon ame étoit pénétrée d'un sentiment qu'elle ne connoissoit pas, mais qui la rendoit si heureuse, qu'elle goûtoit avec délices toute l'impression qu'elle avoit reçue ! Le son de la voix de mon amant frappoit encore mes oreilles. A travers les voiles de l'absence & de la nuit, je le voyois tel que le premier moment où je l'avois vu, me l'avoit présenté. Je jouissois de tout le bonheur que j'avois goûté, & mon imagination échauffée & attendrie me le peignoit avec des couleurs encore plus séduisantes. Le jour me trouva dans le délire de mon nouvel état. Insensiblement le sommeil que je voulois éloigner, s'empara doucement de moi. Je n'y perdis point la vue de ce que j'aimois, mille songes m'en retracerent l'image ; & quand je m'éveillai, je la retrouvai dans mon cœur plus vivement empreinte.

Je me hâtai de me lever, je craignis que le sommeil ne m'eût fait passer l'heure où je devois me rendre dans la prairie ; j'en étois déjà inquiète & alarmée, mais je fus bientôt affligée de m'en voir encore si éloignée. Je regardois incessam-

samment le Soleil , il me paroissoit ne point changer de place. J'allois , je venois , je changeois vingt fois d'occupations ; je croyois entraîner les momens par la rapidité de mes pensées & de mes mouvemens. Mon sang petilloit dans mes veines , mon cœur s'élançoit avec tant de violence , qu'il sembloit qu'il voulût fortir de sa place. Un mot , un regard de mon pere me faisoit frissonner , je craignois que tout ne devînt un obstacle qui m'arrêât. Cependant , au milieu de tant d'agitations , je n'oubliai point le soin de me parer. Je nouai & j'arrangeai mes cheveux avec un soin que je n'avois jamais pris. Je choisis dans mon parterre , & j'essayai toutes les fleurs qui pouvoient assortir à ma parure. Elle étoit cependant bien simple pour me causer tant d'inquiétude ; une petite veste que m'avoit brodée ma nourrice , une jupe pareille , mes cheveux & un chapeau de paille , composoient tous mes ornemens ; mais il n'y eut point de tournure que je ne leur donnasse. Cependant cette heure tant désirée , si longtemps attendue , arriva. Mon pere , peut-être ennuyé des distractions éternelles que j'avois , me quitta plutôt qu'il n'avoit coutume.

Un éclair ne part point avec autant de rapidité que j'aurois voulu arriver. Mon cœur voloît devant moi, j'étois portée sur l'aile des desirs. En arrivant dans cette prairie, mes yeux avides & empressés la parcoururent, & ne trouverent point ce que je venois chercher avec tant d'empressement. J'en fus inquiète & allarmée. Je fixai mes regards sur cette colline, dont j'avois vu, la veille, mon amant descendre avec tant d'ardeur, & où je ne le voyois point paroître. Que de momens perdus ! qu'il tar-
doit à venir ! Qu'est-ce qui pouvoit l'arrêter ? ne se soucioit-il plus de me voir ? Les momens me paroïssent des heures. Le Soleil se cachoit-il dans un nuage, je croyois qu'il avoit tout-à-fait disparu, que le jour alloit finir. Je ne le verrai donc point aujourd'hui ? & peut-être ne le verrai-je plus. Occupée de ces tristes pensées, & ne perdant point de vue cette colline, qui ne me présentait point le bonheur que j'attendois, cet objet tant désiré, mon amant étoit à mes genoux tout hors d'haleine. Quoi, me dit-il, vous êtes ici avant moi, & depuis quand y êtes-vous ? Il y a, je crois, long-tems, lui répondis-je encore avec une impression de tristesse. Je vous ju-

re , Mademoiselle , me dit-il presque les larmes aux yeux , qu'il m'en a bien coûté pour arriver si tard. J'ai cru que mon maudit Gouverneur ne finiroit point ses éternelles leçons. Que le jour m'a paru long ! qu'il me tardoit de vous revoir ! que je craignois que vous n'eussiez oublié la promesse que vous m'aviez faite ! Il me fit une peinture naïve & touchante de tout ce qui s'étoit passé dans son cœur depuis l'instant qu'il m'avoit vue. L'image de sa tendresse étoit celle de la mienne , chaque trait exprimoit un mouvement de mon ame. Ah ! lui dis-je , toute émue de ses expressions & de ses regards , c'est ainsi que j'ai été occupée de vous ; il me semble que vous avez lu dans mon cœur tout ce que vous venez de me dire. Que je suis heureux ! me dit-il avec transport. Pourquoi ne puis je pas jouir toujours d'un aussi grand bonheur ? Mais du-moins le tendre souvenir des momens que j'aurai passés avec vous , l'espérance chaque jour d'en voir renaître de nouveaux , fera pour moi un bien si grand , que je n'en demande plus d'autres à la fortune. Que je la haïrois si elle m'accordoit la demande que je lui ai faite tant de fois , de me tirer de ces lieux sauvages , qui sont à-
présent

présent pour moi le plus beau spectacle de l'Univers! Mais comment y êtes-vous, & combien de tems y devez-vous être? lui demandai-je avec une inquiétude qui étoit déjà un pressentiment qu'il n'y feroit pas toujours. Pour m'en instruire il m'apprit sa naissance, sa fortune, le rang considérable que son pere tenoit en Angleterre, les troubles qui y régnoient. Il me dit que toute sa famille étoit attachée au parti du Roi Jaques, & que les malheurs qui le menaçoient, avoient déterminé son pere à l'éloigner, pour le mettre à l'abri de la haine de ses ennemis, dont la puissance augmentoit tous les jours. Qu'il y avoit déjà deux ans qu'il l'avoit confié entre les mains d'un homme fidele, sage & éclairé, qui, dans la retraite éloignée & ignorée où il vivoit, s'étoit chargé du soin de former son cœur & son esprit. Je baissai les yeux tristement à la fin de son récit, & je soupirai. Aurois-je eu le malheur de vous affliger? me dit-il tendrement. Ah! Milord, lui répondis-je, je ne vous verrai pas long-tems! On va bientôt vous rappeler pour jouer un plus grand rôle que celui d'être auprès de moi, & peut être en ferez-vous bien aise? Je ne prononçai ces mots qu'avec u-

ne douleur qui me remplit les yeux de larmes. Qu'il en parut ému & attendri ! Combien de fois ne me jura-t il pas qu'il ne cesseroit jamais de m'aimer ! Il couvroit ma main de ses baisers ; ses yeux où je lisois tout son amour, me persuadoient encore mieux que ses paroles.

Nous n'étions ni l'un ni l'autre dans un âge fait pour tromper. Nos sentimens nous étoient mutuellement un sûr garant de notre bonne foi. La candeur, la vérité s'exprimoient sans art dans le moindre de nos gestes ; nos cœurs sembloient être rivaux , & se disputer la gloire d'aimer le plus.

Il me pria à son tour de lui conter par quel hazard je me trouvois habiter des montagnes & un pays si désert. Je lui fis le récit de mes aventures, ou plutôt de celles de mon pere , telles qu'il me les avoit apprises. Quand j'eus fini : mon cœur , me dit-il , sans vous connoître, m'avoit appris à vous respecter ; ou plutôt, sous l'habit simple que vous portez, la noblesse & la grandeur imprimée dans toute votre personne, ne peut vous faire méconnoître ; & c'est celle-là que j'aime, parce qu'elle est à vous. Dans quelque état que le Ciel vous eût fait naître, vous n'en feriez pas moins, à mes yeux,

yeux, tout ce que la fortune a de plus brillant. Ah! je ne lui demanderai jamais, lui dis-je, que d'être toujours pour vous tout ce que vous ferez pour moi!

Nous ne trouvâmes d'intéressant de tous les événemens qui nous étoient arrivés, que ceux qui sembloient nous rapprocher. Les malheurs que mon pere avoit éprouvés menaçoient le sien. S'il ne fuyoit point encore, il étoit du-moins obligé de cacher à des yeux ennemis ce qu'il avoit de plus cher. Mon amant, Madame, ne m'en paroissoit point inquiet. Il avoit gémi & soupiré plus de mille fois, de se voir enchaîné dans un petit coin de la Terre, loin des troubles & des divisions qui agitoient sa patrie, & où il brûloit du desir de se faire connoître. Mais aujourd'hui, loin de chercher à assurer sa fortune, il n'en vouloit plus d'autre que celle de me voir toujours. Il n'osoit souhaiter que son pere fût réduit au point de venir chercher sa sûreté dans un lieu aussi sauvage que celui qu'il habitoit; mais cependant le plaisir qu'il avoit à imaginer une situation qui le mettroit naturellement si près de moi, l'attendrissement avec lequel il s'en formoit la douce image, étoient déjà des desirs, de ces desirs qu'on ne s'avoue

pas , que la raison fait semblant de ne pas entendre , pour ne les pas condamner , mais qui entraînent le cœur tout entier.

Ainsi , Madame , de concert notre amour formoit les plus tendres illusions. Pénétrés du même sentiment , nous ne cherchions qu'à le rendre éternel , & à en jouir sans trouble ; nous faisons fuir loin de nous la crainte & la frayeur. Il fallut nous séparer , nous nous en plaignîmes ; bientôt nous imaginâmes le plaisir que nous aurions de nous voir le lendemain ; nous nous le promîmes , & nous ne craignîmes point que la froideur ou l'oubli nous y fît manquer.

En m'en retournant , plus rendue à moi-même , moins soutenue par le plaisir , mon esprit ne pouvoit écarter de tristes réflexions. Elles dissipotent le charme qui me séduisoit. Je voyois que mon amant me feroit peut-être bientôt enlevé. Plus je le craignois , & plus je me trouvois près de ce malheur. Toute mon ame en recevoit une impression de tristesse qui faisoit évanouir mon bonheur ; il se perdoit pour quelques instans dans le sombre nuage de ces idées formées par la crainte. Cependant je devois le lendemain revoir ce que j'aimois , toute ma félicité reparoissoit. J'a-

J'avois plus de peine à m'étourdir sur le remord de cacher à mon pere mes sentimens, & ce qui les avoit fait naître. C'étoit un poison secret qui corrompoit toute ma joie ; je ne pouvois me dérober à cette réflexion si simple : si elle n'étoit point criminelle, pourquoi lui en ferois-je un mystere ? Il m'aimoit, il ne cherchoit qu'à me rendre heureuse. Si mon bonheur est légitime, il ne cherchera pas à me le ravir. Je formai donc la noble résolution de lui tout avouer. Il ne manquera pas, me disois-je tout de suite, d'applaudir à mon choix, il ne condamnera point les mouvemens de mon cœur ; le sien n'a-t-il pas été aussi sensible qu'est le mien ? Ce projet bien arrangé, je m'en trouvai plus à mon aise. Et puis, si mon pere m'approuve, je verrai plus souvent & plus librement mon amant. Cette idée, que je ne m'avois pas pour le motif de ma franchise & de ma générosité, étoit peut-être tout ce qui la formoit. Que la raison auroit peu de droits à revendiquer, si on lui ôtoit bien exactement tout ce qui ne lui appartient pas, & dont elle se pare cependant si souvent !

Je joignis donc mon pere dans le ferme dessein de lui tout avouer. J'avois

déjà arrangé la conversation de façon à le préparer sur tout ce que j'avois à lui dire. Mais je trouvai ce soir-là son esprit si sévère ! D'une main cruelle, du moins à ce qu'il me paroïssoit, il vouloit arracher & détruire tous les plaisirs. Il me peignit les dangers de l'amour, les crimes, ou du-moins les foibles qu'il entraîne toujours avec tant d'austérité, qu'il ne me parut pas qu'il pût jamais me le pardonner. Ma mere, à l'amour de qui il avoit dû tout son bonheur, ne lui paroïssoit point exempte de crime, toute sa tendresse ne pouvoit lui faire grace. Elle avoit manqué aux devoirs les plus saints de la nature, elle en avoit rompu tous les liens pour le suivre ; & sans-doute que l'Auteur de son être, qui ne pouvoit souffrir de tache dans une ame aussi belle, l'avoit enlevée de ce Monde pour la rappeler à lui ; & mon pere dans ce moment ne se regardoit que comme un coupable, qui portoit justement la peine de l'avoir séduite.

Je fus si effrayée de sa sévérité, que je perdis bien vite le dessein que j'avois eu de lui avouer ma tendresse. Je m'imaginai le voir me ravir le plaisir de revoir ce que j'aimois, & j'en tremblois comme si je l'eusse entendu me le défendre.

dre. Ce n'étoit pas à ces conditions-là que je m'étois arrangée. Ma raison ne m'avoit point montré un devoir si coûteux ; je n'aurois seulement pas eu la force de l'envifager ; auffi ne m'en trou-
vai-je point du tout pour le fuivre. Bientôt je ne vis plus de mal à me taire, ce n'étoit plus ma faute. Pourquoi mon pere repouffoit-il ma confiance par une vertu trop farouche, que, dans ce moment-là, je regardai comme une humeur noire, formée par un long éloignement des plaisirs, qu'il ne censuroit si rigoureusement, que parce qu'il n'en pouvoit plus jouir.

Et peut-être, Madame, ne me trompois-je pas ; car si nos passions nous font illusion, ce n'est cependant qu'en s'appuyant sur des points de vérité. Il est vrai qu'elles ne voyent que le côté qui leur est favorable ; mais elles le voyent bien, & en tirent toujours tout ce qui peut leur être avantageux. Je fis donc le procès à mon pere, & je me justifiai pleinement à mes yeux.

Cette bonté, cette franchise, cette sensibilité même, dont il m'avoit fait tant de fois des peintures si touchantes, toutes ces vertus du cœur je les trouvois dans le mien. Je m'applaudissois, je me fai-

fois un mérite du tendre intérêt qui m'attachoit au fort de Milord B... J'aurois voulu faire son bonheur aux dépens même du mien, ne former mes plaisirs que des siens. Que de noblesse, que de délicatesse, Madame! & que je m'en savois bon gré. D'ailleurs, quel être dans la Nature faisois je souffrir? Quel ordre, quelle convenance mon amour dérangeoit-il? Mon pere feroit affligé s'il savoit mon cœur livré à une tendresse qu'il condamne. Hé bien, c'est par égard, par ménagement que je lui tairai une vérité qui l'affligeroit.

Ainsi, je me confirmai de plus en plus dans la ferme résolution d'envelopper mes sentimens & mes actions du plus profond mystère; & crainte que mon pere pût le pénétrer, je résolus, dès ce jour-là, d'apporter une plus grande attention à tous mes exercices, de montrer une plus grande liberté d'esprit dans les conversations que j'aurois avec lui, & sur-tout de ne laisser paroître sur mon visage aucune trace des mouvemens de mon ame.

De ce moment, Madame, mon esprit devint flexible & adroit. Qu'il est bien exercé, quand il est remué par le cœur! Mais, me direz-vous, le vôtre avoit fait un furieux chemin en peu de tems;

tems ; comment en deux jours ? Oui, Madame , quand le cœur marche tout seul , il marche bien rapidement. Le mien n'étoit arrêté , ni par les préjugés, ni par les bienféances. Je n'en connoissois que ce que m'en avoit appris mon pere ; ce n'étoit que des idées , & elles furent bien loin devant les sentimens. Ajoutez-y qu'aucun objet n'avoit encore touché mon cœur. Rien ne pouvoit le distraire de l'impression qu'il recevoit ; il s'ouvroit tout entier pour s'en pénétrer. Fatigué , accablé de l'ennui & de la fécheresse qui l'environnoient , il se précipitoit , pour ainsi dire , au devant des sentimens qui , pour la première fois , lui faisoient connoître & sentir le bonheur.

C'est peut-être dans ce désert, Madame , que l'Amour a jamais reçu le culte le plus pur. Milord B... & moi , tous deux élevés dans la solitude , loin des objets qui , de si bonne heure , usent le cœur & gâtent l'imagination ; tous deux dans cet âge de naïveté & d'innocence , dans cet âge de sensibilité , nous n'aimions en nous que nous-mêmes ; nous ne voyions , nous n'imaginions que nous. Rien n'interrompoit le cours naturel de nos sentimens ; ni la vanité , ni l'artifice , n'en altéroient la pureté & la candeur.

Cha-

Chaque jour étoit marqué par de nouvelles preuves de notre tendresse. Mes fleurs m'étoient devenues plus cheres, je les cultivois avec plus de soin, depuis que les plus belles étoient destinées à orner sa tête. J'en formois tous les jours une guirlande dont il se paroît avec ce charme & ce délice, que laisse le toucher & l'impression d'une main qui nous est chere. Celles qu'il me donnoit, qu'il mettoit lui-même dans mes cheveux, me sembloient avoir un parfum plus délicieux, elles embaumoient tous mes sens. J'avois élevé un oiseau à qui j'avois appris à répéter les noms les plus tendres, je lui en fis présent; & bientôt il m'en donna un dont le langage étoit aussi touchant.

Milord B... apprenoit le Dessin, j'étois plus avancée que lui, je me plaisois à lui donner des leçons, il auroit voulu n'avoir jamais d'autre maître que moi. Il imitoit bien vite tous les desseins que je traçois sur le sable; il me surpassoit même quelquefois, quand il vouloit y exprimer son amour.

Il apprenoit l'Italien & le François, & quoique plus habile que lui, souvent il l'étoit autant que moi pour trouver des expressions tendres & animées. Trois ou qua-

quatre langues sembloient ne nous pas suffire pour peindre notre tendresse; nous nous plaignions que tous les mots étoient trop foibles; mais nos regards, toujours pénétrés du plaisir de nous voir & de nous admirer, nous en disoient davantage.

Ce ruisseau, ma chere Miledi; (c'est ainsi qu'il me nommoit, hélas! je devois l'être un jour) ce ruisseau ne me plaît que quand votre figure, que j'adore, vient s'y peindre. Si nous nous asséyions sur le gazon, nous changions bientôt de place, il ne se plaçoit que sur celui que j'avois foulé. La Nature entiere sembloit n'avoir de charmes que ceux que nous lui prêtions. Mon amant auroit voulu que j'eusse tenu de lui jusqu'à l'air que je respirois, il auroit voulu être tout ce qui me plaçoit. Si je paroïssois écouter avec plaisir le ramage des oiseaux, il se hâtoit de chanter, pour que je ne fusse attentive qu'à sa voix. Je mélois la mienne à ses tendres accens. Quelle harmonie plus douce & plus touchante, que celle de deux voix que l'amour anime! Nous l'exprimions dans tous nos chants, & nous n'étions jaloux que de l'exprimer plus tendrement. Il composoit, presque chaque jour, des chansons sur les airs
que

que j'aimois le plus. Que je me plaisois à les répéter ! Mon amour ingénieux ne vouloit rien lui céder. Pour lui prouver combien son image étoit vivement empreinte dans mon ame, j'entrepris de le peindre dans les momens où je ne pouvois le voir. Quoique je n'eusse pas acquis toute la perfection qui m'étoit nécessaire, l'amour conduisit si bien mon pinceau, que je rendis ses traits avec une vérité & une expression que les grands Peintres auroient pu m'envier.

Quand je lui montrai mon ouvrage, que l'Amour même sembloit avoir fait, il en parut si ravi, que je ne sentis plus la vanité d'avoir réussi ; je ne fus sensible qu'au charme de lui avoir prouvé ma tendresse, & d'en voir redoubler la sienne. Ma chere Miledi, me disoit-il, si je pouvois aimer autre chose que vous, vous me rendriez amoureux de moi-même, depuis que mes traits ont été tracés par cette main qui m'est si chere, & qu'il couvroit de mille baisers : mais jaloux d'un Art qui avoit si bien servi son amour, il l'étudia avec tant d'ardeur que bientôt, aussi habile que moi, il me présenta, me dit-il, l'image qui régnoit dans son cœur. Embellie par sa tendresse, je fus presque bien aise de n'avoir pas toute la

la

la beauté que ses couleurs & son pinceau me donnoient. Je ne m'en souciois que pour lui plaire, & je me félicitois de la tendre illusion que son cœur lui faisoit. Ah! Madame, que l'amour nous rendoit heureux! Mais aussi j'ose vous assurer que nous étions dignes de ses faveurs.

Milord B... qui n'avoit pas encore fini son quatrieme lustre, joignoit à la taille la plus noble, la plus aisée, une de ces figures brillantes où toutes les graces viennent se peindre. Flore dans toute sa parure n'a pas l'air plus frais & plus riant. Une femme se feroit parée de la délicatesse de ses traits & de la vivacité de ses couleurs. Le feu de ses yeux, la tendre langueur de ses regards la portoient jusqu'au fond de l'ame. Des cheveux blonds, tombant en ondes jusqu'à la ceinture, ornoient une si belle tête. Il avoit dans la physionomie une impression de grandeur & de noblesse, dont un sourire fin & délicat faisoit un heureux mélange. Son esprit étoit vif, pénétrant, élevé, naturellement fier & impétueux. Dans ces tems-là, je ne le connoissois que par ses graces; tout ce qu'il touchoit en étoit paré & embelli; il répandoit, à son gré, sur tous les objets les charmes de l'illusion.

Com-

Comme je suis bientôt arrivée à ce terme , où les graces furent pour aller parer un âge plus fait pour elles , il peut m'être permis de m'en retracer le souvenir. Je puis même vous assurer que c'est sans les regrets qui accompagnent ordinairement leur fuite : mais , Madame , vous vous ressouvenez peut-être encore du tems où vous m'en avez vue parée. Quoique les chagrins & mes malheurs en eussent déjà terni l'éclat , il m'en restoit assez pour avoir fait du bruit dans Paris. Imaginez - vous donc ce que devoit être une figure comme la mienne à l'âge de dix huit ans , animée du plus tendre sentiment & du desir de plaire à ce qu'on aime. Vous vous rappelez que c'étoit moins ma beauté qui frappoit (on en pouvoit trouver de plus parfaite) qu'une expression rapide & touchante de tous les mouvemens de mon ame , qui animoit tous mes traits. A peine vingt ans , Madame , ont - ils effacé de mon cœur l'impression des plaisirs qu'il a goûtés , & des tristes regrets qui les ont suivis.

Une douce & pure volupté marquoit alors tous les momens de ma vie. Si je venois de quitter mon amant , le plaisir de l'avoir vu me soutenoit encore ; mille tendres souvenirs me retraçoient l'image
du

du bonheur que j'avois goûté ; je ne me réveillais que dans l'espérance de le voir bientôt renaître. Toute mon ame voloit au devant de ce moment délicieux, qui n'arrivoit jamais sans lui causer ce doux saisissement, avant-coureur des plaisirs. C'est ainsi que s'écoulerent plus de six mois, sans trouble & sans inquiétude. L'avenir, que nous devions craindre, avoit disparu, pour nous laisser jouir d'un bien présent qui remplissoit tous nos desirs.

Cependant je demandois souvent à Milord B... s'il ne recevoit point de nouvelles de son pere, si bientôt on ne l'arracheroit point de ces lieux sauvages, qui n'étoient pas faits pour lui?... Non, ma chere Miledi, non, on laissera encore long-tems votre amant s'enivrer du bonheur de vous voir chaque jour. Mon Gouverneur me dit que les troubles de ma patrie augmentent de plus en plus ; que la tempête grossit à chaque instant. Hélas ! lui répondois-je avec un attendrissement qui faisoit couler mes larmes, elle finira par un coup d'éclat qui vous enlévera à mes vœux ! Et que deviendrai-je sans vous ? Un tendre regard, mille sermens répétés de m'aimer toujours, avoient bientôt séché mes pleurs.

Ils ne laissoient que les traces d'une tendre langueur, qui nous plongeoit dans un silence délicieux. Nos ames peintes dans nos yeux, sembloient vouloir se pénétrer. Nos soupirs n'étoient que l'expression du ravissement de nos cœurs; la douleur ne les faisoit point naître.

D'ailleurs, me disoit Milord B... si un cruel destin me sépare de vous, je reviendrai bien vîte sur les ailes de l'Amour revoir ma chere Miledi, m'unir à elle pour jamais. Mon pere m'aime trop tendrement pour refuser à son fils le seul bien qu'il desire. Ah! s'il vouloit m'arracher à ma chere Miledi, ma douleur & mon désespoir le feroient bientôt trembler pour mes jours. Je fais, il est vrai, que mon pere est ambitieux; mais il est noble & généreux. Hé, qui pourroit voir vos charmes sans en être attendri? qui pourroit voir mon amour sans en être touché? Ce ne fera pas un pere qui n'a que moi pour objet de toute sa tendresse. Oui, ma chere ame, me disoit-il en me serrant dans ses bras, oui, votre amant vous possédera un jour pour jamais. Il vous arrachera à un désert qui n'est pas fait pour tant de graces & de vertus. Je voudrois, s'il se pouvoit, que l'Univers entier admirât ce que j'adore. Ah!

Ah ! Milord , lui répondois-je avec un cœur pénétré de tout l'amour qu'il m'exprimoit , je ne veux vivre que pour vous. Que ces lieux sauvages ont de charmes pour moi ! Je n'y vois que ce que j'aime , jamais mon amour ne formera d'autres vœux.

Je ne voyois qu'avec chagrin les projets que Milord formoit pour sortir d'un séjour qui étoit devenu pour moi celui de la félicité même. Je ne pouvois quelquefois m'empêcher de lui en faire de tendres reproches. Mon cher Milord , lui disois-je , si j'étois pour vous tout ce que vous êtes pour moi , pourriez-vous imaginer un autre bonheur que celui que nous goûtons ? Que je hais tout ce qui pourroit m'en distraire ! Mais quoiqu'il m'adorât , son imagination ardente & impétueuse ne pouvoit se renfermer dans les bornes étroites qui l'environnoient. D'abord , uniquement occupé de moi , je ne m'accoutumois point à le voir , de jour en jour , se livrer à toutes les vues d'une vaste ambition. Ma sensibilité en étoit blessée , comme s'il eût partagé son cœur avec un autre que moi. J'étois jalouse de tous les mouvemens que je ne lui inspirois pas. C'est , me disoit-il , ma chere Miledi , pour me rendre plus di-

F 2

gne

gne de vous. L'amour, dans un cœur généreux, fait naître des sentimens élevés. Favorisé par la gloire & la fortune, c'est aux pieds de ma chere Miledi que j'en viendrai rendre hommage. Comme elle fera l'ame de tous mes desfeins, le succès fera son ouvrage. Que je serois heureux, me répétoit-il mille fois avec ardeur, si elle daignoit un jour se parer de mes triomphes ! Le Ciel & l'Amour me sont témoins, que je les compterois pour rien, si son cœur n'y applaudissoit pas.

Il me persuada facilement d'employer tout l'art & toute l'adresse que l'amour inspire, pour ébranler le dessein que mon pere avoit pris de finir ses jours dans la retraite obscure qu'il s'étoit choisie. Quoique toujours timide avec mon pere, & accoutumée à ne jamais contrarier ses idées, j'osai enfin lui faire quelquefois des objections sur le goût de retraite qu'il vouloit m'inspirer. Un jour je lui peignis si vivement le dégoût & l'ennui qu'elle entraîne, que me regardant fixement, & avec un air surpris & affligé, après un long silence, il ne me dit que ce peu de mots. Qui peut vous inspirer un desir si vif pour ce que vous ne connoissez pas ? Il me quitta ensuite, avec

vec un air de trouble, que le mien seul pouvoit égaler.

Hélas! je craignis bientôt qu'il n'eût pénétré dans mon cœur. Il me rejoignit quelques heures après. Asséyez-vous à côté de moi, me dit-il. Un tremblement universel me faisit. Qu'alloit-il me dire? Auroit-il découvert ce que je lui cachois avec tant de soin? Alloit-il le condamner, & me livrer au désespoir de ne plus revoir mon amant? Cependant son front me parut moins sévère. Le calme revint peu à peu dans mon esprit, pour l'écouter attentivement.

Ma fille, me dit-il, je croyois qu'une longue expérience, & de profondes réflexions m'avoient donné quelque connoissance du cœur humain. Il me sembloit qu'ayant, pour ainsi dire, formé le vôtre, je devois en connoître tous les mouvemens; néanmoins il m'échappe.

Il ne m'a pas été difficile de reconnoître la cause de la tristesse & de l'accablement où je vous ai vue plongée si longtemps. Mon cœur en a souvent gémi. J'ai craint de vous laisser appercevoir ce que je voyois mieux que vous-même. Mais ma tendresse pour vous, l'emportant sur toutes les raisons que j'ai de fuir un monde qui m'est odieux, m'avoit fait pren-

dre le dessein de quitter cette solitude, puisque vous n'y traîniez plus que des jours languissans. Depuis six mois j'avois cru, je m'étois flatté que la raison & une douce habitude avoient calmé le trouble de votre ame, avoient fait évannouir tous ces projets tumultueux d'un cœur qui commence à être agité par les passions. Cet air de vie & de santé que vous aviez repris, cette joie tendre & animée que je croyois lire dans vos yeux, l'aïfance & le goût avec lequel vous vous portiez à tous vos exercices, qui, peu de tems auparavant, vous paroïssent si pénibles, tout me faisoit espérer que vous étiez attachée à ce séjour tranquille par les doux liens du plaisir. Je m'applaudissois chaque jour d'avoir pu vous faire goûter un bonheur que rien ne sembloit devoir troubler, puisqu'il étoit en vous, & à l'abri des caprices du sort & des hommes. Vaines espérances ! votre cœur aujourd'hui se refuse plus que jamais au bien que je lui avois préparé avec tant de soin.

O nature, s'écria mon pere avec un profond soupir, tu l'emportes sur moi ! Hélas ! ma chere fille, que je prévois avec douleur que vous serez malheureuse un jour ! Les principes que j'ai tâché de vous donner, l'élevation de sentimens que
je

je vous ai inspirée, les lumieres dont j'ai éclairé votre esprit, ne serviront peut-être qu'à augmenter le poids de vos chagrins & de vos peines. Vous ne trouverez point dans ce monde, que vous souhaitez avec tant d'ardeur, la félicité & les plaisirs que votre imagination vous peint. Votre cœur, né tendre & sensible, s'attachera à des objets, dont la bonne foi & la vérité de votre caractère vous rendront la triste victime. Un art séducteur prendra, pour vous toucher, le ton & le langage du sentiment trop vrai qui vous animera. Mais, ma fille, vous le voulez; je sens que mes conseils ne sont pas faits pour arrêter vos desirs. Heureux, si une funeste expérience ne vous en fait point un jour trop connoître la vérité.

Je vis dans ce moment que les yeux de mon pere étoient humides, &, sans trop savoir pourquoi, je sentis mes larmes couler. Mon parti est donc pris, poursuivit mon pere après quelques momens de silence. Je vais prendre des arrangemens pour vous faire paroître dans le monde avec quelqu'avantage: voilà le premier moment où j'ai regretté la perte d'une fortune brillante. Mais s'il reste encore quelqu'ombre de justice parmi les

hommes , des débris de mon ancienne prospérité , je pourrai vous faire un fort heureux , que l'ambition cependant , & des desirs trop vastes , trouveroient misérable. Il n'y a pas deux ans que j'ai envoyé Henri , de l'absence de qui vous étiez si inquiète , savoir des nouvelles de l'argent que j'avois placé sur des Banques. Loin d'avoir diminué , il avoit considérablement augmenté. Je n'en sens le prix que pour vous. Eloigné du commerce des hommes , la vertu seule suffit. Mais quand on veut vivre avec eux , elle n'est qu'un objet de mépris si elle n'est appuyée sur la fortune , ce n'est qu'elle qu'ils encensent. Cependant , continua mon pere , je ne puis vous exposer tout à l'heure aux dangers d'un monde corrupteur ; il me semble que votre ame n'a pas encore assez de solidité & de fermeté pour y résister. Il effaceroit trop vite les impressions de vertu que j'ai tâché de lui donner ; laissez-moi les y graver plus profondément , laissez-moi vous faire connoître ce monde que vous desirez tant.

Dans le même jour , mon pere me donna des leçons qui me furent bientôt utiles. En me développant les ressorts du cœur humain , ses goûts & ses pen-
chans

chans naturels , il m'apprit à connoître la vertu des femmes. Éloignée de tout ce qui pouvoit corrompre mon cœur , il n'avoit pas cru devoir sitôt l'instruire de ces mouvemens sensibles & dangereux que la nature lui inspire de si bonne heure. Il en avoit vu les effets dans le mien, sans en craindre les suites. Trop de lumière les eût augmentés sans les détruire. La peinture des passions les excite, sans que leurs dangers , avec quelque force qu'ils soient tracés, puissent en arrêter le cours ; c'est un feu que l'imagination allume encore, & que la raison est trop faible pour éteindre. Mais depuis que mon pere avoit cédé à mes desirs , qu'il étoit déterminé à me produire dans le monde, il employoit toute son éloquence pour me faire connoître ses usages, ses mœurs, ses coutumes. Il ne m'avoit enseigné que les loix de la vérité & de la justice, puisées dans la nature même ; & ce n'étoit pas celle du monde où je devois vivre.

Il me peignit si vivement toutes les suites funestes qu'entraîne une forte passion, la honte & le mépris où se livre une femme qui ne suit que les mouvemens de sa tendresse ; la trahison , la perfidie des hommes, que le préjugé semble autoriser ;

l'inconstance, l'indiscrétion, la noirceur dont ils payent souvent le cœur le plus sensible, devenu la victime infortunée de leur vanité, que je fus effrayée du tableau qu'il m'en fit. Hélas ! je n'ai que trop reconnu dans la suite combien il étoit vrai !

Je crus que mon pere lisoit dans mon cœur, quand il me traça tous les charmes dont l'amour enivre les âmes qu'il veut subjuguier. Ce font-là, ma chere fille, me dit-il, les amorces trompeuses d'un plaisir que d'éternels regrets suivent souvent. Encore heureux, quand la honte & le mépris ne les accompagnent pas.

Je frémis du danger que j'avois couru ; pour la premiere fois je sentis l'amertume des remords. Je fus mille fois tentée de tout avouer à mon pere ; mais à peine ma bouche s'ouvroit-elle pour lui faire l'aveu de ce que je nommois déjà les foibleesses de mon cœur, que la crainte qu'on ne lui en enlevât le tendre objet, la refermoit. Rendue à moi-même, je tombai dans une profonde tristesse. La lumiere que mon pere venoit de porter dans mon cœur, empoisonnoit tous ses plaisirs ; leur image,

ge , toujours si délicieuse , le troubloît & l'agitoit , & cependant ne faisoit qu'augmenter le desir d'en jouir encore.

Seroit-il bien vrai , me disois-je , que mon amour pût être un crime ? C'est le sentiment de la nature que j'ai suivi. Elle semble avoir amené Milord dans ces lieux sauvages , pour me tirer de la langueur accablante où je traînois mes tristes jours. Mon bonheur a été son ouvrage. Pourroit-elle m'en punir ? Mon amant ne ressemble point à ces hommes perfides & trompeurs , que mon pere m'a peint. Son cœur est aussi innocent que le mien. Hélas ! dis-je en soupirant , je n'aurois jamais imaginé que l'excès de sa félicité pût un jour causer son inconstance & ma honte.

Tout le fruit que je retirerai des leçons de mon pere , ce fut la ferme résolution que je pris de ne jamais manquer à cette vertu de notre sexe , dont il m'avoit décrit tous les devoirs. Comment se peut-il , disois-je , que Milord B... desire un autre séjour que celui-ci ? Seuls , pour ainsi dire dans l'Univers , rien ne condamneroit nos plaisirs. Le regard des hommes est bien vicieux , puisqu'il em-

empoisonne ce que la nature a fait de plus pur & de plus innocent. Ils condamneroient donc ces tendres témoignages de notre amour. Mais au reste, qu'ai-je à me reprocher ? Mon amant, aussi tendre que moi, n'a jamais été téméraire. Sans doute, continuois-je, que plus habile que moi il avoit ces idées de vertu que mon pere vient de m'enseigner. Il m'aime assez pour avoir craint de me voir manquer à un devoir que j'ignorois. Puisque Milord B .. a respecté mon innocence jusqu'à-présent, il la respectera toujours. Hélas ! je ne voudrois pas d'un plaisir qui lui coûteroit des remords ; & je ferois tort à son amour de le croire moins délicat que le mien. Et puis, me voilà bien instruite ; quand on connoît le danger, il est aisé de s'en sauver. Après avoir ainsi fait tous mes arrangemens, mes frayeurs disparurent, & je volai pour me trouver à notre rendez-vous.

Il restoit encore dans mes yeux quelque chose de sombre des réflexions que j'avois faites. Milord s'en apperçut aussitôt. Que ne voyent pas les regards d'un amant ? Ses tendres caresses dissipèrent bien vite le nuage qu'avoit formé la crainte

crainte d'un péril, dont je ne me souvenois déjà plus. Je lui rendis un compte fidele de tout ce que m'avoit dit mon pere. Avec quel amour ne me rassura-t-il pas? Pouvois-je avoir la cruauté de le confondre avec ces hommes méprisables, dont le portrait m'avoit tant effrayée? Je ne l'étois plus en le voyant; mon cœur me répondoit que mon amant feroit toujours tendre. Il me parut enchanté du projet que mon pere avoit fait de quitter son désert. Il m'avoua que son Gouverneur lui avoit annoncé que peut-être son pere le rappelleroit bientôt à lui.

Je restai immobile de douleur. Je croyois presque toucher au moment fatal où j'allois le perdre. L'idée seule de quitter des lieux où je trouvois tant de charmes, m'accabloit. Je répandis des larmes ameres, qu'en vain Milord vouloit sécher par ses baisers. Je le repoussai avec un mouvement de dépit, que je ressentois pour la premiere fois. Il me juroit en vain qu'il ressentait une douleur aussi vive que la mienne, je lisois dans ses yeux une joie secrete, que sûrement je ne lui inspirois pas. Ah! Milord, lui dis-je avec une voix étouffée par les sou-

soupirs , pourquoi m'apprenez-vous si-tôt que tous les hommes sont trompeurs ? Que mon cœur repoussoit avec dépit tout l'art dont il se servit , pour me persuader que son rang & sa naissance ne lui permettoient pas de passer ses jours dans l'obscurité ! Je ne sentoís que trop combien il avoit raison ; mais j'étois désespérée qu'il ne fût pas aussi affligé que moi, en voyant tout ce qu'elle exigeoit de lui.

Dès ce moment funeste , je ne connus plus l'amour que par les soupirs & les plaintes , & mes larmes sembloient l'allumer encore dans mon cœur. Tranquille quand il ignoroit l'idée du crime , depuis que mon esprit en fut frappé , de tristes combats le déchiroient , sans détruire un penchant qui , comme un torrent qu'on arrête , sembloit augmenter chaque jour. Mon amant & moi , nous n'étions plus occupés de ces innocentes preuves de tendresse qui avoient rempli tous nos momens. Un avenir , qui nous en préparoit de bien différentes , s'emparoit de toutes nos idées. Un jour qu'il m'exprimoit la douleur & le désespoir où il feroit bientôt livré si je ne me hâtois de le suivre , il me montra tant d'a-
mour ;

mour; la crainte de le perdre me le fit paroître si aimable, que ne suivant qu'un transport où toute mon ame s'exprimoit, je le ferai dans mes bras avec une émotion que je n'avois jamais sentie. Agitée par des mouvemens inconnus, livrée à toute l'ardeur des caresses de mon amant, je ne respirois que par le feu de ses soupirs. Une tendre langueur s'empara bientôt de tous mes sens; mon cœur étoit enivré du tendre délire que je lisois dans ses yeux. Ah! Madame, j'admire encore où je pus trouver la force de me sauver d'un moment si dangereux. La témérité de Milord B... un reste de fierté soutenue par le souvenir des leçons de mon pere, peut-être la crainte de rendre Milord inconstant en le rendant trop heureux, me fit m'arracher de ses bras, & combattre des desirs que je ne partageois que trop.

Que cet instant, toujours retracé par un vif souvenir, causa de trouble dans mon ame! Il m'apprenoit combien j'étois foible, en me peignant sans-cesse les charmes qu'il y avoit à l'être. Cependant ma raison qui en frémit, me fit opposer aux transports de mon amant, des
armes

armes qui déchiroient plus mon cœur que le sien. Mais l'affreux moment approchoit, où je n'aurois plus à repousser les attaques d'un amant redouté, mais toujours plus aimé. Je ne me le rappelle point encore sans en frémir. Dans quel abyme de douleurs ne m'a-t-il pas plongée ?

Fin de la premiere Partie.



MEMOIRES

DE

MILEDI B***.

SECONDE PARTIE.

II. Partie.

C

MEMORIS

D E

MILLER D. B.

SECOND PART

G

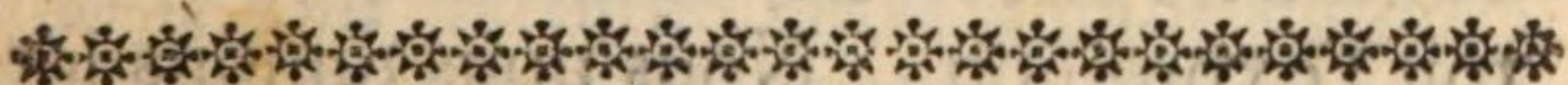
11. 11. 11.



MEMOIRES

D E

MILEDI B***.



SECONDE PARTIE.

UN jour que mon pere m'avoit annoncé, qu'enfin il cédoit à mes desirs, je venois les yeux brillans de joie en apporter l'heureuse nouvelle à Milord B... Mais loin de la partager, un regard chargé de langueur & de tristesse fut sa seule réponse. Ah! Milord, lui dis-je toute effrayée, qu'avez-vous? d'où vient cet air accablé & abbattu que je vous vois? C'en est fait, ma chere Miledi, me répondit-il avec l'expression même du déses-

despoir , on vous enleve votre amant ! Un tremblement universel me saisit. Tous deux les yeux fixés contre terre , nous n'osions les lever l'un sur l'autre. Enfin , lui dis-je d'une voix qui à peine pouvoit se faire entendre , quand ne dois-je plus vous voir ? Demain , ma chere Miledi , demain , me répondit-il en se précipitant sur une de mes mains. A ce coup terrible & imprévu une pâleur mortelle me couvrit le visage. Il ne me resta de force que pour répéter mille fois confusément , ah ! Milord , mon cher Milord ! l'excès de notre douleur en étoit l'expression. Nous nous tenions serrés étroitement , comme pour nous opposer au sort affreux qui alloit nous séparer. Cependant le desir & l'inquiétude de favoir ce qu'il alloit devenir , rompit ce morne silence. Il m'apprit , en interrompant son funeste récit de mille sanglots , que son Gouverneur venoit de lui annoncer que demain à la pointe du jour ils prendroient la route de France , où la fuite du Roi Jaques entraînoit son pere. Mais , ma chere Miledi , poursuivait-il , ce fut autrefois la patrie de votre pere ; en est-il , banni pour jamais , ne pourroit-il jamais y entrer ?

Ce léger rayon d'espérance sembla ran-

nimer notre courage pour quelques moments. Mais dans une heure nous ne devions plus nous voir; nos cœurs retomboient dans tout l'abyme du désespoir. Un torrent de larmes n'allégeoit pas le poids qui les pressoit. Notre attendrissement enfonçoit à chaque instant dans notre âme le trait qui la déchiroit. A peine la nuit put-elle nous séparer. Presque sans force & sans mouvement, nous aurions voulu expirer dans les bras l'un & l'autre. Demain, ma chère Miledi, si je puis m'échapper, me dit Milord, avant que le jour paroisse, votre amant viendra vous revoir encore. Cette idée sembla adoucir l'amertume & la violence de nos maux. Qu'un moment promis par l'amour a de prix pour les amans!

Livrée à moi-même, je sentis plus encore toute l'horreur de mon sort. On ne sent bien toute la perte de ce qu'on aime, que quand on ne le voit plus. Pour cacher à mon pere le désordre où j'étois, je feignis d'être malade, & je me mis au lit. Le silence & l'obscurité redoublerent le sentiment de toutes mes douleurs. Que la nuit me parut longue! Le foible espoir de revoir encore mon amant, me fit lever plus de vingt fois, comme si mon impatience eût dû finir

son éternelle durée. A peine le crépuscule du jour commençoit-il à paroître, que je volai vers ces lieux, où je ne devois jamais revoir ce que j'aimois.

Ma crédule espérance me faisoit prendre pour lui l'ombre de tout ce que je voyois. La clarté du jour ne fit qu'éclairer mon malheur. Tous ces objets que mon amant m'avoit rendus si chers, m'en retracerent plus vivement la perte. Mais, Madame, pourquoi vouloir vous peindre des mouvemens qui échappent à l'expression la plus éloquente, & que personne ne peut avoir éprouvés comme moi? Je restai long-tems immobile; l'excès de mes peines sembloit m'en avoir ôté le sentiment. Qu'elles firent cependant une impression profonde! Quand je rejoignis mon pere, déjà inquiet de ma longue absence, il fut effrayé de ma pâleur, & de la tristesse sombre & farouche peinte dans mes yeux. Il m'en demanda inutilement la cause. Un profond soupir, où toute mon ame sembloit s'exhaler, fut ma seule réponse. Mes genoux tremblans se déroboient sous moi, un froid mortel couloit dans toutes mes veines; bientôt un feu brûlant s'y répandit, je ne prononçois que le nom de Milord B... Mon pere, allarmé de l'état où

où il me voyoit pour la première fois, me prodiguoit les caresses les plus tendres. Ma fille, ma chère fille, me répétoit-il sans-cesse, quelle est la cause du trouble & de l'agitation où je vous vois? Ouvrez votre cœur à un père qui vous aime plus que lui-même.

Je pris une de ses mains que je mouillai d'un torrent de larmes. La crainte qu'on ne me ravît mes plaisirs, me les avoit fait taire; mais ma douleur ne pouvoit se renfermer au fond d'un cœur qui en étoit trop plein pour n'en pas parler sans-cesse. Les bontés de mon père, sa tendre inquiétude, me firent lui avouer, à travers mille sanglots, un secret dont chaque mot l'étonnoit. Loin de me faire des reproches, loin de condamner ma douleur, il employoit les expressions les plus tendres pour l'adoucir. Eh bien! ma chère enfant, vous avez perdu votre amant, je sens tout ce qu'il en doit coûter à un cœur sensible qui s'est entièrement livré à un amour qu'il n'est plus tems de condamner; mais conservez vos jours pour le revoir bientôt. Je vais tenter toutes les voies de rentrer en France; & si l'objet de votre tendresse en est digne, sa constance & la vôtre vous uniront un jour par des liens éternels.

Tant de bonté, des espérances si consolantes, plus que tous les remèdes, éteignirent enfin le feu d'une fièvre ardente, qui dura plus de huit jours sans interruption. Pendant tout ce tems-là mon pere ne quitta pas le chevet de mon lit. Je ne le reconnoissois plus. Il avoit toujours été pour moi le meilleur de tous les peres, mais froid & sévere; & je le voyois le plus tendre & le plus sensible. Il ne prenoit plus vis-à-vis de moi que le ton d'un ami, qui sentoit tous mes maux, qui n'en vouloit pénétrer la cause que pour les soulager. Par une voie si douce il s'ouvroit entièrement mon cœur. Avec quelle adresse se feroit-il du charme qu'on trouve à parler de ce qui nous touche, pour développer tous les plus secrets mouvemens de mon ame. Ses conseils n'étoient donnés que du ton de la tendresse & de l'amitié, pour les faire pénétrer jusqu'à mon cœur, l'éclairer, & lui redonner un courage que je n'aurois jamais retrouvé sans lui. Au bout d'un mois, il ne restoit plus qu'une impression de tristesse & de mélancolie.

Je passois presque les jours à écouter mon pere. Il ne me parloit plus que d'objets qui avoient quelque rapport avec

vec

vec mon amant. Il tâchoit de me donner une idée sensible des différentes positions où mon nouveau genre de vie alloit me mettre, & qui toutes devoient me rapprocher de ce que j'aimois. Le portrait que je lui fis de Milord B... le lui fit bientôt mieux connoître que je ne le connoissois moi-même. Je ne le voyois que par les couleurs que mon amour lui prêtoit, & la raison pénétrante de mon pere apperçut dans son caractère inquiet & ambitieux, tous les malheurs qu'il devoit me faire éprouver un jour; mais mon cœur, loin d'en être effrayé, se rassuroit par ses propres desirs.

Nous ne choisissons plus pour nos promenades que les lieux qui avoient été témoins de mon bonheur. Mon pere les trouvoit charmans, & ne pouvoit concevoir comment étant si près, il les avoit toujours ignorés. Pourquoi, ma chere fille, me disoit-il tendrement, & en ôtant à ses reproches toute l'amertume qu'ils auroient pu avoir, pourquoi m'avoir caché si long-tems un secret, dont mon amitié ne se feroit servie que pour vous éclairer, & vous donner les moyens d'être plus heureuse? Les regards d'un pere auroient peut-être imprimé à la passion de votre amant un caractère

de respect & de réflexion qui vous en assureroit davantage la durée. Ma chère fille, on ne sçauroit jamais se rendre trop estimable aux yeux de ce qu'on aime. L'amour en condamnant des vertus qui arrêtent ses transports, s'en augmente cependant. C'est du mérite de l'objet aimé que se forme la constance.

C'étoit ainsi, Madame, que le meilleur & le plus tendre de tous les peres, en paroissant flatter les mouvemens de mon cœur, y faisoit passer des principes de sagesse & de raison, auxquels il donnoit pour motifs ses intérêts mêmes. Cependant mon amour comptoit tous les momens, où je devois sortir d'un séjour que le desir de rejoindre mon amant me rendoit insupportable. Mais hélas ! je ne devois plus goûter de bonheur. Un sort malheureux, attaché à ma destinée, alloit marquer tous mes jours par le chagrin & l'amertume.

Je croyois enfin toucher à l'instant que mon impatience souhaitoit si ardemment : mon pere me l'avoit annoncé, il n'y avoit plus que quelques légers préparatifs à nous arrêter. J'aurois goûté une félicité pure, si je n'avois vu combien elle coûtoit à mon pere. Presque la veille de notre départ, je le trouvois si changé

gé que j'en fus effrayée. N'entendant plus que la voix de ma tendresse pour lui, les yeux baignés de larmes je me jettai à ses genoux. Mon pere, lui dis-je, restons ici pour toujours; mon cœur ne jouiroit point d'un plaisir que le vôtre payeroit si cher. Non, ma chere fille, dit ce tendre pere en me ferrant contre son sein, non, il ne m'en coûte aucun effort pour vous prouver combien vous m'êtes chere. En proie à la douleur, je n'ai connu le prix de la vie que par vous & pour vous. Mais, continua-t-il avec un profond soupir, il y a long-tems que je vis; & depuis quelques jours je sens en moi une révolution qui semble m'annoncer que peut-être bientôt l'Auteur de mon être veut me rappeler à lui. Mon Dieu, je ne vous demande plus que quelques années, pour assurer à ma fille un fort heureux!

Mais souhaits vains & inutiles! Une heure après il tomba dans une foiblesse qui nous fit tout craindre pour sa vie. Il ne retrouva le sentiment que par le feu brûlant d'une fièvre ardente qui le consumoit. Je lui propoisois à chaque instant tous les remedes que je pouvois imaginer. Non, ma fille, me répondit-il, je n'en prendrai aucuns. Le terme de ma
vie

vie est marqué , & je sens qu'il approche. Votre douleur & vos pleurs me troublent trop ; éloignez-vous pour quelques momens , pendant qu'il me reste encore assez de force pour penser à vous. Il fallut lui obéir. Au bout de deux heures il me fit rappeler. Je crus voir dans ses yeux plus de calme & de tranquillité. Ne vous troublez point, ma chere fille, me dit-il, je me trouve un peu mieux. Je sens que le sommeil me gagne , laissez-moi m'y livrer.

Nous nous flattâmes que ce repos, qu'il sembloit goûter tranquillement, alloit finir nos craintes ; mais son réveil les redoubla, & ne nous laissa bientôt plus d'espérance. Une sueur froide lui couvrit le visage ; il tomba dans une foiblesse beaucoup plus longue que la premiere ; mes cris , mes sanglots semblerent l'avoir encore rappelé à la vie. Je le ferrois étroitement entre mes bras ; j'aurois voulu lui faire passer toute la vie & toute la chaleur qui étoit en moi. Il parut jouir pendant quelques momens de toute l'expression de ma tendresse. Ma chere fille, me dit-il en pressant une de mes mains entre les siennes, & jettant sur moi un regard tendre & abbattu, que je

je vous plains ! Mais suspendez, s'il se peut, pour quelques instans le cours de vos larmes & de vos soupirs. Ecoutez, pour la dernière fois, les conseils d'un pere qui voudroit, en mourant, vous donner toutes les lumieres qu'une longue & triste expérience lui a fournies.

Vous allez entrer seule dans une carrière où ma tendresse auroit voulu vous conduire. Auteur de mon être, donnez à cette ame encore innocente toute la sagesse que mes foibles avis n'ont pu imprimer en elle. Vous le savez, grand Dieu, je n'ai jamais cherché qu'à lui inspirer l'amour de la vertu, & de votre Loi pure & sainte. Ne vous en écartez jamais, ma chere fille, continua mon pere avec une voix ferme & élevée, qui sembloit inspirée & soutenue par une force divine. C'est dans le fond de votre ame que vous en trouverez l'empreinte adorable. En vain le vice & les passions voudroient-ils l'effacer ; dans un cœur qui l'écoute, le remords l'y rappelle bientôt. Mon Dieu, poursuivit mon pere, je n'ai pas cru que mes foibles lumieres fussent capables de lui enseigner le culte que vous demandez. J'ai vu des hommes féroces s'égorger pour apprendre à vous adorer. Dans
cette

cette nuit obscure , frémissant de me tromper , & d'altérer la pureté de votre ouvrage , je ne lui appris à suivre que cette voix intérieure , que vous faites entendre au fond de tous les cœurs.

Dans cette retraite paisible , ma chere fille , me dit mon pere , éloignée du vice & de tous les objets qui l'inspirent , rien n'a effacé les impressions mêmes de la Divinité ; mais dans le monde où vous allez vivre , l'air seul qu'on y respire , détruit bientôt toutes les vertus. Cherchez donc à les assurer par la Religion du pays où vous allez vivre. Tout ce qui vous apprendra à respecter les décrets de la Divinité , à élever votre ame vers elle , à chérir ses créatures , à sentir dans votre cœur le desir , le plaisir si doux de leur être utile , foyez sûre , ma chere fille , que c'est Dieu même qui vous parle par l'organe des hommes.

Il y a bientôt vingt ans que je vis dans ce désert , & je vois finir mes jours sans trouble & sans inquiétude. Les liens qui attachoient mon ame à ce corps fragile , ne se rompent que pour la laisser s'envoler dans le sein du Pere de tous les hommes. Je dois , ma chere fille , me rendre ce témoignage devant vous , que j'ai toujours aimé sa Loi divine. Il ne

ne me punira pas des fautes que la foiblesse ou l'erreur m'ont fait commettre. C'est un Pere de bonté , qui ne punit dans ses enfans qu'une révolte déterminée. Je ne plains que votre sort , ma chere fille ; mais je le remets entre les mains de l'Etre Souverain qui m'appelle à lui. Que le dernier moment de ma vie me voye adorer ses arrêts. Soumettez - vous - y , ranimez votre force & votre courage. L'excès de la douleur & du désespoir offense la bonté d'un Dieu qui ne vous abandonnera pas.

Avec un air de calme & de sérénité , qui sembloit être une empreinte de la Divinité dont il me parloit , il se tourna vers ma nourrice & son fidele domestique , pour les remercier de tous les services qu'ils lui avoient rendus. Il me recommanda à leurs soins : il expliqua à son cher Henri tous les moyens qu'il devoit prendre pour recueillir les débris de sa fortune. Il me remit entre les mains la cassette où étoient les papiers qui pouvoient me l'assurer.

La perte de mes biens , ma chere fille , me dit - il avec un attendrissement qui fit couler ses larmes , ne m'a laissé aucun ami à qui je puisse confier une destinée aussi chere que la vôtre. J'espere

pere encore que, quoique ma sœur ait été l'instrument d'une partie de mes malheurs, la pitié & l'honneur lui parleront en votre faveur. Je fais qu'elle vit dans un rang assez élevé pour vous servir d'appui. Peut-être que les derniers vœux d'un frere mourant, exprimés dans cette lettre, réveilleront dans son cœur la voix du sang, que trop d'intérêt & d'ambition y avoient étouffée. Je lui assure que jamais vous ne chercherez à rentrer dans les droits d'une fortune que je lui abandonne; car, ma fille, mes dernieres volontés sont, qu'aussitôt que vous m'aurez fermé les yeux, vous abandonniez cette retraite. Adieu, ma chere enfant, me dit mon pere d'une voix basse & presqu'éteinte. Je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre; embrassez pour la dernière fois un pere qui ne regrette la vie que parce qu'il vous perd.

Ah! Madame, comment n'expirai-je pas moi-même dans ce moment terrible? L'excès de ma douleur & de mon désespoir m'en ôta le sentiment. On m'arracha d'un lieu si funeste. Je ne revis la lumiere que pour pousser au Ciel des cris & des gémissemens qui ne l'attendrirent pas. Au bout d'une heure

Henri

Henri vint m'annoncer que mon pere n'étoit plus. Tous ses efforts ne furent pas capables de m'arrêter. Je courus me précipiter sur ce corps froid & inanimé, qui n'entendoit plus mes plaintes, & que dans mon délire je croyois ranimer par mes embrassemens. On ne put m'en arracher que quand toutes mes forces m'eurent abandonnée. Pendant plus de deux jours je fis craindre pour ma raison & pour ma vie. Hélas! pourquoi me la sauverent-ils? Au bout d'un mois elle m'étoit aussi odieuse qu'au moment affreux où je perdis le meilleur & le plus aimé de tous les peres.

En vain Henri me proposa-t-il de quitter un séjour si funeste. Il me sembloit qu'on vouloit m'arracher le seul bien qui me restât. Mon ame, plongée dans l'abyme du désespoir, ne paroïssoit conserver de vie & de mouvement que par les tristes objets qui lui traçoient sans cesse l'image de ses maux. Je me voyois seule dans l'Univers, je ne tenois plus à rien, & rien ne tenoit à moi que mes fideles domestiques, dont la douleur & les tendres soins adoucissoient quelquefois l'amertume de mes chagrins. Mon cœur flétri & resserré par une tristesse mortelle, ne s'ouvroit plus

plus à aucuns desirs, toute espérance avoit fui loin de moi. L'idée de mon amant ne se présentoit que pour redoubler mes peines. Hélas ! me disois-je, s'il m'aimoit encore ; depuis plus de six mois que je l'ai perdu , ne se feroit-il pas informé de moi ? Ces lieux lui sont connus , & j'ignore ceux qu'il habite : mais peut-être n'est-il plus. Une affreuse destinée me condamne à perdre tout ce que j'aime. Ainsi l'horreur qui pénétoit mon ame , peignoit de ses tristes couleurs toutes mes pensées , & tout ce qui m'environnoit. Au bout de plus de six mois , je n'étois pas encore revenue de ce long accablement ; fans force & fans courage , je ne pouvois envisager aucun projet.

Henri & ma nourrice me répéterent tant de fois , que les dernières volontés de mon pere étoient que je quittasse ce désert ; ils employèrent tant de prières & de motifs , que , cédant à leur instance , je les laissai maîtres de mon fort. Aussitôt Henri prit la route de la ville la plus prochaine , pour me faire faire des habillemens , & en rapporter tout ce qui nous étoit nécessaire. Dès qu'il fut de retour , le jour fut pris où je devois pour jamais quitter ces lieux , dont mes premiers

miers

miers regards avoient été frappés , & qui étoient ma seule patrie. Ce ne fut pas , Madame , fans les arroser de bien des larmes ; j'en répandis un torrent sur la tombe de mon pere.

Henri , après avoir tout préparé , m'enleva de ce triste désert presque fans sentiment. Il me sembloit que je perdois de mon existence à mesure que je m'en éloignois. Chaque pas que je faisois déchiroit mon cœur. Je ne respirois qu'en soupirant. La tête baissée , les genoux tremblans , je croyois qu'on m'arrachoit la vie , en rompant les liens qui m'attachoient si fortement à ces objets , jusqu'alors seuls témoins de tous mes sentimens. Quand je les eus tout-à-fait perdus de vue , une horreur secrète s'empara de tous mes sens. Tout ce que je voyois la redoubloit , rien ne rassuroit mes regards surpris & effrayés. Je me jettai entre les bras de mon fidele Henri. Je ne voyois plus que lui dans la Nature qui pût me servir d'appui. Ma nourrice baignée de ses larmes étoit aussi foible que moi.

Au sortir de ces rochers & de ces montagnes , dont j'avois toujours été environnée , nous trouvâmes une chaise & des chevaux , qu'Henri avoit eu soin

de tenir tout prêts. A peine fus-je dedans, que je fis des cris perçans, quand je me vis enlever par un mouvement rapide qui sembloit faire fuir tous les objets devant moi. Je croyois que la Nature entiere se bouleversoît. Il falut arrêter pour me convaincre que rien n'avoit changé de place. A force de regarder, de considérer, & de me rappeler quelques principes, que m'avoit donné mon pere, ma premiere frayeur se dissipa peu à peu.

Mon Dieu, Madame, qu'une ame qui n'a été exercée que par des idées, est neuve! Tout me frappoit, tout me me faisoit; j'admirois tout, parce que tout m'étonnoit. Le premier village que nous appercûmes, je le pris au moins pour une de ces villes fameuses dont j'avois lu les révolutions. Au bout de cinq ou six heures de marche, je me persuadois presque avoir parcouru toute la Terre. Je n'en avois jamais tant vu sur toutes mes Cartes. La variété de tout ce qui frappoit mes yeux, l'avidité avec laquelle je le regardois, s'emparoit de toute mon attention, & enlevoit insensiblement mon esprit à toutes ses tristes pensées. Il me sembloit que mon ame se renouvelloit. Je ne cessois d'in-
terro-

terroger ma nourrice, qui, dans son langage simple & naïf, me donnoit des idées plus justes que toutes celles que je m'étois formées. Henri me rassuroit sur tout ce qui pouvoit m'effrayer.

Vers le soir nous arrivâmes à une hôtellerie, que je mourois d'impatience de considérer de près; une maison me paroissoit être un chef-d'œuvre de l'art & de l'industrie humaine; mais quand je vis dans la cour tout un monde assemblé, qui me parut être un peuple immense, je restai immobile de crainte & d'épouvante. Je croyois que tous les regards qui se fixerent sur moi, alloient m'anéantir. J'aurois voulu que la terre eût fondu sous mes pas pour me cacher. Je m'enveloppai de mes coëffes, & prenant Henri sous le bras, je me précipitai dans la maison, où je ne me trouvai gueres plus en sûreté que dans la cour. Une servante, l'hôtesse, des enfans qui crioient, & cinq ou six hommes qui bûvoient, me firent encore perdre terre. Pour me sauver tout-à-fait, nous montâmes vite dans une chambre, où enfin je repris mes esprits en me trouvant seule. Cependant, quoiqu'en tremblant, je m'approchai de la fenêtre pour considérer tout à mon aise ce que je n'avois vu que comme à tra-

vers un brouillard & un nuage. Je trouvois admirable qu'on pût être tant de gens rassemblés. Ma nourrice déploya toute son éloquence pour me dépeindre qu'une foire & un marché étoient vraiment bien autre chose. Aussi, quelque tems après, je ne fus presque point effrayée de la visite de notre hôtesse. Henri l'avoit informée de la cause de ma fuite & de mes frayeurs. Et jour de Dieu, me dit cette bonne femme, c'est bon à voir que vous vous cachiez comme vous faites, belle comme vous voilà. Allez, allez entendre là-bas tout ce qu'ils débitent sur votre compte. Il n'y en a point qui ne donnât un schelling pour vous revoir. Tenez, regardez, comme ils sont tous ébaubis là pour vous lorgner. Et dites-moi, mon Ange, ça ne vaut-il pas mieux que des bois & des rochers, qui en mille ans ne vous diroient pas un mot. La peste que le plus gros de nos Milords s'accommoderoit bien de vous! A ce mot de Milord je soupirai. Hé, mon Enfant, continua la bonne femme, ne soupirez point; c'est moi qui vous répons que vous en aurez un, & des plus huppés de toute l'Angleterre, & en tout bien & en tout honneur s'entend. Et mort de ma vie, je voudrois bien

bien savoir si vous ne valez pas mieux que cette grande Miledi qui demeure dans ce château que vous voyez d'ici, & qui fait pas moins tant la mijaurée. Et tout de suite ma nourrice, qui ne vouloit pas laisser échapper une si bonne occasion de parler, se lia de conversation avec l'hôtesse, qui se trouvoit être une réfugiée.

Presqu'en s'en engouant, elle lui contoit par tous les menus comme nous étions venus dans notre grotte, comme elle avoit tout abandonné pour me suivre, quelle vie nous avions menée-là. Je ne m'en repens pas, disoit ma bonne nourrice presque les larmes aux yeux; car c'est un si bon cœur que cette chere enfant-là. O! je l'aurois bien parié, répondoit l'hôtesse, rien qu'à sa mine; car tenez, je juge un petit du dedans par le dehors. Mais, bon Dieu! continua la bonne femme, il semble qu'il y ait un sort, pour ce que j'ai jamais vu de plus joli, ait été comme ça élevé dans des cavernes. Il n'y a pas plus d'un an; non, je ne me trompe point, il n'y a gueres plus d'un an, qu'il passa ici le plus beau jeune homme qui se puisse pas voir. Il avoit seulement l'air tout triste; & pardi comment ne l'auroit-il pas eu? Il avoit un grand gouverneur trente-six côtes, qui

vous avoit l'air plus froid qu'un landier de prairie. Tenez, il me vient une drôle d'idée, c'eût été une joie que de vous voir comme ça tous deux au sortir de vos trous. Ma foi, je parie, notre Ange, que vous n'auriez pas fui comme vous avez fait tantôt.

Au récit de la bonne femme, le cœur me palpitoit ; mais quelque envie que j'eusse de favoir le nom de celui à qui je trouvois tant de rapport avec mon cher Milord , je n'osai jamais le lui demander. Une simple question, quoique toute naturelle, paroïssoit devoir me trahir. Heureusement que ma nourrice ne favoit rien ; sans cela mon secret étoit divulgué, elle eût tout dit. Mais la bonne femme, qui n'étoit pas accoutumée à loger de grands Seigneurs, pour faire honneur à son auberge nous apprit bien vîte que ce jeune homme si beau s'appelloit Milord Duc B..... Tenez, ma chere Demoiselle, me dit-elle, je le mis aussi à loger dans cette chambre ici, parce que c'est la plus belle, & que j'aime à faire honneur à des gens de considération comme vous autres. Je le traitis bien, mais aussi il me payit bien. Il me donna ma foi une bonne livre sterling, sans compter sa dépense. Aussi je vivrois cent ans, que

que je me souviendrois toujours de lui.

Je ne me laissois point d'entendre la bonne femme parler de Milord. Elle ne prononçoit point un nom si cher sans me causer une vive émotion. Je ressentis une joie pure & douce en me trouvant dans les mêmes lieux qu'il avoit habités. Quand la bonne femme eut cessé de parler, je lui glissai une guinée dans la main. Je ne croyois pas encore assez la payer de tout le plaisir qu'elle m'avoit fait, aussi-tôt qu'elle fut sortie; sans prendre garde à tous les contes de ma nourrice, je me livrai à toutes les idées, que le seul nom de Milord B.... prononcé, avoit comme réveillées, & fait renaître dans mon ame. Une profonde rêverie me conduisit, sans m'en appercevoir, jusqu'au souper. La bonne femme d'hôtesse, qui m'avoit prise dans une affection étonnante, sur-tout depuis la guinée donnée, ne manqua pas de s'y trouver. Je mangeai d'assez bon appétit. Mon cœur se tiroit peu à peu de cette noire & sombre tristesse qui l'accabloit depuis si long-tems. Je trouvois tant de plaisir à écouter cette bonne femme, que j'oubliois à chercher un repos que la fatigue du jour auroit dû m'exciter à prendre. Ma nourrice,

qui ne se lassoit point de parler, ne s'en appercevoit pas plus que moi. Henri, toujours attentif, m'en avertit, me demandant la permission de m'éveiller le lendemain à la pointe du jour.

Quand je fus dans mon lit, entièrement livrée à moi-même, j'aurois voulu ne pas perdre l'idée de mon amant, dont je m'occupois avec tant de plaisir; mais, malgré de si douces pensées, un sommeil profond s'empara bientôt de tous mes sens. Le lendemain quand il fallut partir, je me trouvai toute triste de quitter un endroit où Milord avoit été, & dont la bonne femme me parloit toujours. Les larmes me vinrent presqu'aux yeux en l'embrassant. Pour lui prouver ma reconnaissance, je lui donnai une nouvelle guinée. Henri, qui s'en appercut, me prit à l'écart pour me demander ce que je lui donnois. Ce n'est qu'une guinée, lui répondis-je tout ingénument. Hier je lui en ai encore donné une, parce qu'il me paroissoit que cela lui faisoit plaisir. Hé mon Dieu, Mademoiselle, me dit Henri, si vous en donnez à tous ceux qui en seront bien aise, vous n'en aurez bientôt plus. C'est cependant ce qui nous est le plus nécessaire. Nous nous ferions presque rendus à Calais avec ce
que

que vous avez donné-là inutilement. Et bien, Henri, ne vous fâchez point. Prenez tout ce que j'en ai, lui dis-je en les lui remettant; car je ne m'en soucie-rois que pour les donner. Enfin, après bien des bénédictions, & de longs em-brassemens de notre bonne hôtesse, nous partîmes.

Depuis que j'avois vu un village, je croyois avoir acquis assez d'expérience pour n'avoir plus rien à craindre. Le mouvement de la voiture, toute cette riante campagne, les nouvelles que je venois d'apprendre de mon amant, comme si elles m'eussent instruit de son sort présent, tout portoit dans mon cœur la fraîcheur & le calme. Quand ma nourrice se détournoit, je contemplois avec une tendre complaisance le portrait de Milord B... dont les couleurs & les traits paroïssent se ranimer à mes yeux. Je me rappellois sans cesse la tristesse où ma bonne hôtesse m'avoit dit qu'il étoit plongé. Quel autre que moi eût pu la lui inspirer? Elle m'assuroit d'une constance éternelle. Dans les doux transports que cette idée faisoit naître, je chantois toutes les chansons que son amour avoit faites pour moi. Je me rappellois avec volupté ces momens heureux, dont je cro-yois

vois bientôt jouir. Tout mon cœur en treffailloit. Je trouvois que les chevaux n'alloient point. Je demandois à Henri si nous serions bientôt en France. Je ne concevois pas comment il falloit encore tant de tems pour nous y rendre.

Je fus enchantée quand il fallut descendre à une auberge. Je m'imaginois que j'allois trouver une hôtesse au moins aussi obligeante que la première, & qui me parleroit de Milord B... Déjà accoutumée à voir du monde, je ne fus presque point étonnée de la curiosité & de l'attention avec laquelle on me regarda. Ma vanité jouit même, quoiqu'avec un peu de trouble, du plaisir d'entendre dire, derrière moi, combien j'étois belle. Mais notre nouvelle hôtesse, d'un aspect & d'un abord fort rude, nous donna une assez vilaine chambre, dont Henri gronda fort inutilement. On lui répondit fort brusquement, que s'il n'étoit pas content, il pouvoit aller ailleurs; qu'un grand Seigneur & toute sa suite avoient tout pris. Une grosse servante vint nous préparer tout ce qu'il falloit, & il n'y eut pas moyen de lier conversation avec elle. Voyant que je n'avois rien à faire, je me mis à ma fenêtre pour prendre le frais, & pour rêver plus
à

à mon aise. J'en fus aussitôt distraite par une vue qui porta dans tous mes sens le trouble & le faisissement.

Une homme d'une taille haute, qui me parut être celle de Milord B... des cheveux blonds comme les siens; tout me fit croire que c'étoit lui-même. Déjà j'étois prête à m'élancer, lorsqu'en se retournant je vis que je m'étois cruellement trompée. Cette triste erreur m'arracha un soupir. Cependant je me mis à considérer plus attentivement celui qui m'avoit présenté, pour quelques momens, une si douce image.

Sa démarche étoit noble & aisée. Il se promenoit à grands pas, & paroissoit enveloppé dans une profonde mélancolie, dont ses traits, quoique beaux & réguliers, portoient une triste empreinte. Le mouvement que j'avois fait lui fit tourner la tête de mon côté. En me saluant, il me fixa avec une attention singulière. Je ne pus soutenir long-tems ses regards, je me cachai. Quelques momens après, je le vis arrêter Henri à qui il parla quelque tems. Et bientôt je fus toute troublée de le voir dans ma chambre. Avec un air de noblesse & de grandeur qui me frappa & m'éblouit, il me fit des excuses de l'appartement qu'on

qu'on m'avoit donné, & m'offrit le sien. Je ne lui répondis qu'avec un trouble & une rougeur qui acheva tout-à-fait de me décontenancer. Je balbutiois quelques monosyllabes, dans lesquelles il eut cependant l'art de trouver des graces infinies. En moins de cinq ou six minutes, il eut le tems de me dire les choses les plus fines & les plus honnêtes. Mais s'appercevant, selon toute apparence, qu'il ne faisoit que redoubler mon embarras, il se retira.

A peine fut-il parti, que je pensai me trouver mal de tout ce que j'avois souffert pendant sa courte visite. Réfléchissant ensuite sur le sot maintien que j'avois eu, je rougissais d'avoir rougi, les sueurs m'en perçoient. Henri ne put s'empêcher de me gronder. En garçon très-sensé il me représenta qu'avec une figure comme la mienne, on pouvoit bien prononcer hardiment des mots aussi simples que ceux que demandoit la politesse du Duc, que je nommerai *Workinscheton*, pour vous celer son vrai nom. Henri m'apprit la curiosité avec laquelle il s'étoit informé de moi, dès qu'il m'avoit apperçue. Qu'ayant bien prévu l'accueil que je lui ferois, il avoit eu soin de lui apprendre, qu'élevée dans des déserts,

ferts je n'avois jamais vu d'autres personnes que mon pere ou mes domestiques. Hé bien , Henri, lui dis-je , il m'aura donc trouvée bien maussade ? Pourquoi aussi m'avez-vous forcée de sortir de ma retraite ? Si je ne puis soutenir les regards d'un seul homme , que ferai-je donc devant tout ce monde que vous me dites être si grand , & où vous voulez me mener ? Et aussitôt je me mis à pleurer comme un enfant. Consolez-vous , Mademoiselle , me dit Henri en souriant. Quoique vous ayez eu si grand peur , je puis vous assurer que Milord-Duc vous a trouvée bien aimable. Et si je ne me trompe , il me paroît avoir les yeux bons. O pardi oui , dit ma nourrice ; car il a bien regardé notre chere Enfant.

Il me vient une idée , me dit Henri. Les gens de ce Seigneur viennent de m'apprendre qu'il passe en France. Je suis persuadé qu'il seroit fort aise de faire la route avec vous. Il faut bien que vous vous accoutumiez à vivre avec des gens de son espece ; & ce seroit toujours autant de gagné pour quand nous arriverons à Paris. Non , Henri, non , lui répondis-je presque en reculant d'effroi. Cependant , Mademoiselle , continua ce
fidele

fidele domestique , il m'avoit prié de vous demander si vous vouliez lui permettre de venir souper avec vous ? C'est ce que je ne peux lui accorder , lui répondis-je ; je n'oserois jamais reparoître devant lui. Il n'insista plus.

Ce léger incident , Madame , qui étoit pour moi une très-grande aventure , mit une si grande confusion dans mes idées , que je ne savois plus où j'en étois. Ma vanité humiliée d'avoir joué un si sot rôle , m'anéantissoit presque à mes propres yeux. Mon Dieu ! me disois-je , à quoi me sert , & me servira tout ce que m'a appris mon pere ? Je ne fais rien de tout ce que je vois , & de tout ce que j'entends. Ma nourrice & Henri font bien plus habiles que moi ; rien ne les étonne. Ensuite je faisois de grands raisonnemens pour connoître le principe de tout ce qui m'agitoit , & je m'y perdois encore mieux.

Quand il fallut partir , mon premier soin fut de demander à Henri , si au moins Milord-Duc n'étoit point levé. Ne craignez rien , me répondit-il en riant de ma demande , il ne se présentera point devant vous. Oh ! définissez ce caprice , Madame , cette nouvelle me causa quelque chagrin. En traversant la cour ,
je

je regardois toujours en dessous s'il ne me voyoit point, mais je n'apperçus rien. Quand nous fûmes dans la route, je demandai plusieurs fois à Henri si Milord-Duc ne lui avoit plus reparlé de moi. Méchamment il me répondit que non, & que mon abord l'avoit tout-à-fait refroidi. Je m'en trouvai toute triste. Au bout d'une heure que j'en étois encore à mes regrets, j'entendis le bruit d'un équipage & de plusieurs chevaux. Je mis la tête à la portiere de ma chaise, & je reconnus le train de Milord-Duc *Workinscheton*. Il s'éleva aussitôt dans mon ame un mouvement de trouble & de faiblissement. Etoit-ce la crainte de le voir, ou qu'il ne me regardât point ? Dès qu'il nous eut rejoints, il fit arrêter sa voiture ; nous arrê tâmes aussi. Il descendit & vint à moi avec cet air respectueux, qui désigne si bien le desir que l'on a d'obtenir quelque grace, me demander de mes nouvelles. Je ne fais trop ce que je lui répondis ; sans doute qu'il lut dans mes regards embarrassés que je n'étois plus dans le dessein de le fuir, car il me demanda d'un ton à ne pouvoir être refusé, la permission de faire désormais la route avec moi. Il me dit qu'il attendoit du tems, que je prisse assez de confiance en

lui, pour m'offrir une place dans sa voiture, qui étoit plus commode que la mienne. Que pour ce jour il alloit prendre les devans pour me retenir un appartement plus digne de moi que celui que j'avois occupé.

Quand il m'eut quittée, je me trouvais plus à mon aise; je lui faisois très-bon gré de son attention. Voyez, Madame, comme la vanité se développe aisément, & saisit avec promptitude tout ce qui peut l'étayer. Je m'étois fort bien apperçue des égards & du respect que tout le monde avoit eu dans l'hôtellerie pour Milord-Duc, & le mépris insultant de l'hôtesse pour mon petit train. Ce fut donc la première idée qui m'occupa agréablement, que de penser à l'honneur qu'alloient me faire les distinctions flatteuses de Milord, qui m'en attireroient sûrement de tous ceux qui me verroient avec lui. Que l'on apprend bien vite, que ce n'est que par ce qui annonce le rang & les richesses que l'on obtient quelques égards & quelques considérations; cependant on veut encore s'étonner qu'un extérieur brillant, qui frappe tous les yeux, qui entraîne tous les hommages, soit le premier objet de nos desirs. La Philosophie, la Raison, qui

qui condamnent un abus de tous les tems, ne se répandent elles-mêmes le plus souvent en murmures, que lorsque cet éclat ne sert qu'à les humilier & à les anéantir.

Dès que Milord *Workinscheton*, qui étoit arrivé long-tems avant nous, m'aperçut, il vint au-devant de moi. J'eus réellement besoin du bras qu'il m'offrit pour m'appuyer; un tremblement presque-universel m'ôtoit l'usage de mes jambes. Milord sans paroître s'en appercevoir, employa tout ce qui pouvoit me rassurer. Il me mit si adroitement sur tous les objets qui étoient à ma portée; il me donnoit si finement des louanges, qui sans embarrasser ma modestie, donnoient de la confiance à mon amour-propre, qu'au bout de deux heures je me trouvais aussi libre avec lui que j'aurois pu l'être avec mon pere. En flattant cet attrait naturel qui nous porte à parler de tout ce qui nous a occupé & intéressé, il m'engagea facilement à lui faire la description du genre de vie que j'avois mené jusqu'à présent. Mais par un instinct qui m'apprenoit que la peinture de mon amour pour Milord B... ne lui plaisoit pas, ou par une pudeur naturelle qui nous fait regarder des sentimens trop tendres

dres comme une foiblesse dont l'aveu nous coûte toujours, je me donnai bien de garde de lui en parler.

Après quelques momens de silence : Que vous êtes heureuse, Mademoiselle, me dit-il avec un profond soupir, votre ame encore toute neuve va sentir tout le charme des impressions qu'elle recevra. Le plus grand des maux est une triste langueur répandue sur toute la Nature, où un cœur épuisé ne trouve plus rien qui le remue. Vous allez, Mademoiselle, continua-t-il, entrer dans une carrière où tout ce que vous verrez vous étonnera ; vous n'y trouverez point cette candeur, cette innocence, dont votre ame formée par la Nature, & éclairée par les lumières d'un Sage a reçu l'empreinte heureuse. Ces vertus émanées de la Divinité même, ne serviront peut-être qu'à vous rendre la victime de la fausseté & de la perfidie des hommes. Dans ce moment seul, poursuivit-il avec l'expression du plus tendre intérêt, je sens tout le prix que l'expérience d'un monde que j'ai trop connu me donne, pour vous offrir des conseils & des services qu'aucun homme ne vous rendra jamais avec plus de plaisir que moi. Vous seule, Mademoiselle, pourriez former
des

des liens qui m'attachassent encore à une vie, dont je ne faisois plus que traîner le poids importun.

Je lui demandai à mon tour avec toute l'abondance des sentimens de reconnaissance qu'il venoit de m'inspirer, quels malheurs pouvoient lui rendre odieux une vie que tous les avantages réunis sembloient lui devoir faire aimer? Hélas! me répondit-il, jusqu'à présent je n'ai point à me plaindre de la fortune; mais comblé de tous les biens qu'un homme peut desirer, j'en ai perdu le sentiment. Pour avoir trouvé les objets trop près de mes desirs, depuis long-tems rien ne m'en inspire; une ennuyeuse & accablante uniformité ne me présente plus que des routes trop battues, où je suis las d'avoir tant marché. Cette prétendue variété répandue dans la Nature, n'offre à des yeux attentifs que les mêmes scenes. Ces productions de l'esprit humain, qui au premier aspect paroissent si fécondes, ne font voir que les bornes de son intelligence, & la petitesse de ses vues. J'ai beau changer de climats, je retrouve par-tout les mêmes vices, les mêmes travers, les mêmes hommes. Par-tout ce sont des enfans cruels qui font de violens efforts,

qui se battent & s'entredéchirent pour s'attacher une poupée ou un hochet. C'est-là où cet amour de la gloire, si pompeusement vanté, les conduit. Si la Raïson, cette lumière qu'on nomme divine, vient éclairer tant de misères, nous en guérit-elle ? Balotté par ses doutes & ses incertitudes, chancelant dans des ténèbres profondes, on est encore forcé de suivre le sentier qu'on trouve tracé.

Dans cet instant Milord *Workinscheton* se livrant à toute la noirceur de sa misanthropie, me peignit avec les plus fortes couleurs tous les états, toutes les positions de la vie; les dégoûts, les chagrins qui les accompagnent. Avec quels traits de feu ne me rendit-il pas sensibles tous les maux qu'entraîne la Superstition ? Il me fit un tableau effrayant des troubles où sa malheureuse patrie étoit en proie. Dans quelques noms célèbres qu'il me nomma, je ne fus bientôt attentive qu'à écouter, s'il ne prononceroit point celui de Milord B... mais avec quelqu'adresse que je tâchasse de l'arrêter sur des faits, où je m'imaginois que le pere de mon amant auroit dû se faire connoître, jamais il ne prononça un nom si cher, & que ma tendre

dre curiosité attendoit avec plus d'impatience que tout ce qu'il me disoit. Toute entiere à mon amour, que m'importoit en effet les malheurs du Roi Jaques?

J'en pris pendant quelques momens de l'humeur contre Milord - Duc. Sa maudite éloquence qui vouloit me ravir tout le bonheur que mon imagination échauffée m'avoit peint, me révoltoit. Ce sentiment d'aigreur me rappella les principes de Morale que mon pere m'avoit tant de fois donnés, & qui me paroissoient bien plus vrais, bien plus naturels que les siens, parce qu'ils étoient plus humains. Je m'en servis pour les opposer à tout ce qu'il venoit de dire. Mon pere, lui dis-je, malheureux & persécuté par les hommes, ne m'a jamais appris à les haïr. Il m'a juré plus de mille fois, que s'il eût cru leur être utile, le plaisir d'exercer des vertus qui lui étoient si cheres, l'auroit bientôt arraché de sa paisible retraite. Cette dispute où je mis tout le feu & toute la chaleur d'une jeune personne qui défend ses propres sentimens, & dont Milord voulut bien me laisser tout l'avantage, bannit entièrement ma timidité. Je me trouvais au moins de niveau.

Le lendemain je ne fis aucune difficul-

té de prendre avec ma nourrice une place dans sa voiture. Je ne me laissois point du plaisir de produire mes idées, de les sentir, pour ainsi dire, se développer & s'éclaircir. Les lumieres que me donnoit Milord, il me les donnoit avec tant de ménagement pour mon amour-propre, que je croyois ne les devoir qu'à moi-même. Il m'aidoit si naturellement à faire l'application de ce que je savois à tous les objets qui me frappoient, qu'insensiblement mon esprit perdoit cette roideur & cet embarras que j'avois au sortir de ma grotte. Au bout de huit jours je n'étois plus reconnoissable. Quoique les sentimens que Milord - Duc *Workinscheton* m'inspiroit par ses soins & les charmes de sa conversation, fussent bien différens de ceux que je ressentois toujours pour Milord B... je m'appercevois cependant qu'ils m'en distrayoient un peu; je n'en étois plus si uniquement, ni si profondément occupée. Croiriez-vous bien, Madame, que je m'en faisois des reproches, comme si j'eusse craint de lui être infidele? Hélas! cette frayeur ne devoit point me troubler! Quand je pensois que nous approchions de la France qu'il habitoit, que je devois l'y revoir, mon cœur entraîné par des mouvemens

ra-

rapides, par des images qui comme un trait de feu le pénétroient, ne pouvoient plus se contenir. Mes yeux indiscrets, au seul nom de Paris, laissoient briller une joie vive, dont je m'apperçus que Milord-Duc s'affligeoit.

Quels charmes, me disoit-il, peut avoir pour vous un Pays que vous ne connoissez pas ? Je le connois, j'y ai vécu, & continua-t-il avec un soupir, je voudrois bien n'y pas arriver sitôt. Quelquefois j'appercevois ses regards fixés sur moi, & chargés d'une tendre langueur, tels que ceux de Milord B... dans ces momens de silence, si délicieux pour des cœurs qui s'entendent & se répondent. Mais jamais aucun de ses propos ne n'exprima les sentimens que ses yeux me peignoient si bien. Je ne pouvois les reconnoître qu'au vif intérêt qu'il prenoit déjà à toutes les situations où j'allois me trouver. Il m'apprit que dans le dernier voyage qu'il avoit fait à Paris, il avoit beaucoup vu Monsieur de Volancourt, c'est le nom que je donnerai à celui dont l'alliance avoit été si funeste à mon pere; que par la faveur, le crédit & la puissance de son parent le Ministre de... il jouoit alors un très-grand rôle. Milord m'apprit aussi qu'il y avoit déjà

I 5

quel-

quelques années que Monsieur *de Volancourt* étoit mort; mais qu'il avoit assez vécu pour sentir tous les chagrins & toute l'amertume qu'avoit entraîné à sa suite la disgrâce de ce Ministre, qui lui-même n'y ayant survécu que peu de tems, lui avoit laissé de grands biens pour se consoler de sa perte. Il me fit de Madame *de Volancourt*, ma chere tante, un portrait que je n'ai reconnu que trop vrai dans la suite. Dès-lors, si le desir de revoir Milord B... ne m'avoit enlevée à toutes les réflexions, elles auroient dû me faire renoncer pour jamais aux épreuves cruelles que la bizarrerie & la hauteur du caractère de cette femme m'annonçoient.

Avant que d'entrer en France, Milord *Workinscheton* me peignit avec les traits les plus forts, combien la liberté que j'allois perdre auprès de cette tante me coûteroit de larmes & de regrets, & me regardant avec des yeux pleins de l'amour le plus tendre & le plus respectueux, & dont pour lors je compris bien le langage; pourquoi, me dit-il, votre cœur ne vous apprend-il pas à vous servir de votre liberté pour rendre un mortel heureux, qui ne tiendrait que de vous seule tout son bonheur. Il ne croi-

roit

roit jamais assez le payer de toute sa fortune, & de la plus vive tendresse.

A une proposition à laquelle je m'attendois si peu, je restai confuse & interdite; mais mon cœur ne balança pas un instant, je n'étois embarrassée que de la façon de lui répondre. J'étois désespérée de l'affliger par un refus. Mon cœur né franc & sincère fut près de lui avouer les sentimens qu'un autre lui avoit inspirés, avant que j'eusse pu le connoître; mais arrêtée par la crainte de l'affliger encore plus, je pris le parti de me servir des dernières volontés de mon pere, comme du motif qui m'empêchoit d'accepter ses offres. Milord-Duc *Workington*, aux reproches de qui je m'attendois, ne me répondit qu'en levant les yeux au Ciel, & s'écriant avec une espèce de transport: C'en est donc fait, il n'est plus de félicité pour moi! L'image trompeuse d'un bonheur qui m'avoit séduit, rendu le sentiment & l'amour de la vie, me fuit pour jamais! & aussitôt il me quitta brusquement.

J'avois le cœur trop ferré de la douleur que je lui caufois pour oser le suivre; qu'aurois-je pu lui dire? Je vous assure, Madame, que je souhaitai dans ce moment bien sincèrement pouvoir vaincre

vaincre mon amour ; mais l'idée seule de perdre mon amant, me le rendoit encore plus cher. Cependant, vivement inquiète de Milord-Duc qui ne revenoit point, j'envoyai Henri sur ses pas. Il me rapporta qu'il se promenoit comme un homme violemment agité ; que son air étoit si sombre & si farouche qu'il n'avoit jamais osé l'aborder. Au bout de quelques heures il revint avec un visage aussi pâle & aussi défait que s'il avoit eu un long accès de fièvre.

Je viens d'apprendre tout à l'heure, Mademoiselle, me dit-il d'une voix émue, qu'il y a au Port un vaisseau prêt à faire voile pour la France. Voulez-vous en profiter, continua-t-il, en me présentant la main pour m'y conduire ? De profonds soupirs furent jusqu'au Port notre seul entretien ; je n'osois rompre un silence dont la fin me faisoit craindre quelques reproches amers. Après qu'il eut parlé au Maître du vaisseau, & retenu la chambre la plus commode pour moi : venez, Mademoiselle, me dit-il, tout est prêt, tout sert vos desirs. Il seroit bien aisé, continua-t-il, de répondre aux foibles raisons que vous m'avez données, mais votre cœur n'entendrait point ce qu'il ne vous a pas inspiré. Je quit-

quittois ma patrie pour chercher dans un Pays étranger un bonheur qui me fuit; & un funeste pressentiment m'annonce que j'y vais trouver le comble de mon infortune. Malheureux que je suis! traînerai-je toujours une vie misérable? Cependant j'en porterai le poids tant qu'elle pourra vous être utile. Du moins, Mademoiselle, vous verrez qu'un cœur que vous ne payez que d'indifférence, ne respirera que pour s'occuper de vos intérêts. Hélas! Milord, lui répondis-je avec un attendrissement qui me remplir les yeux de larmes, pourquoi vous plaignez-vous de moi? Si vous saviez combien votre courte absence m'a inquiétée, vous verriez que je ne puis déjà plus vivre sans vous. Ah! ne m'abandonnez pas! je sens que vous m'êtes presque aussi nécessaire que mon pere. J'ai pour vous, poursuivis-je dans tout l'épanchement d'un cœur attendri par la pitié & la reconnoissance, j'ai pour vous toute l'amitié que j'avois pour lui, toute la confiance que j'avois en lui.

Votre ame, me répondit Milord-Duc avec un regard pénétré d'une tendre admiration, est trop belle pour ne pas ressentir les mouvemens que vous me peignez si naïvement. Heureux encore,

re, si j'en jouissois toujours, si vous n'en connoissiez jamais d'autres; mais..... Il s'arrêta, comme s'il eût craint de me développer des mysteres, qu'il croyoit que j'ignorois encore. Cependant, Madame, la confiance, l'amitié, même la sensibilité que je mettois dans toutes mes actions pour Milord, sembloient faire renaître le calme dans son ame.

Henri m'apprit qu'il lui avoit fait mille questions pour savoir si je n'avois jamais vu que lui & mon pere dans la retraite d'où je sortois. Henri, qui le croyoit lui-même, me dit qu'il l'avoit bien assuré, qu'avant ce jour je n'avois jamais connu que des bois & des rochers. Je ne fus plus étonnée des questions éternelles que me faisoit Milord sur tout ce qui avoit pu m'occuper pendant près de vingt ans dans une solitude qui n'offroit rien aux desirs naturels d'une jeune personne. Quelquefois il me fixoit d'un œil si curieux & si pénétrant, que si je n'avois pas été prévenue par Henri, j'aurois cru qu'il lisoit dans mon ame. Pour détourner des entretiens qui m'embarrassoient, je l'arrêtois le plus que je pouvois sur les objets qui excitoient ma curiosité. Le plaisir qu'il prenoit à m'instruire, paroissoit lui faire oublier des intérêts plus vifs.

Ja-

Jamais, Madame, je n'ai entendu personne s'exprimer avec plus de feu, de précision, de noblesse & d'élégance que lui. Peu d'hommes, à trente-cinq ans qu'il avoit pour lors, avoient autant vu & connu. Sa conversation ne se resentoit point de la sombre mélancolie dont son ame étoit, pour ainsi dire, *imprégnée*, si j'ose me servir de ce terme. La vivacité des lumières de son esprit éclairoit & animoit tous les objets dont il parloit. Comme il ne cherchoit qu'à éloigner le terme où j'avois tant d'empressement d'arriver, il me persuada de séjourner quelque tems dans les villes où nous passâmes, pour y prendre au moins une idée des mœurs & des coutumes des François.

Quoique Milord *Workinscheton* fut assez philosophe pour ne pas tout voir avec cet esprit national, qui ne juge que d'après les préjugés de l'éducation & de l'habitude, il en conservoit encore trop pour rendre à notre Nation avec plaisir la justice qui lui est due : il peignoit, avec une joie secrète, ses défauts & ses travers. Ne croyez point, Mademoiselle, me disoit-il, que la beauté, les talens, la vertu soient les seuls titres dont vous ayez besoin pour vous annoncer.

Un

Un ridicule, un trait plaisant flétrira tant de graces, si *l'art du jour*, si *le ton à la mode* ne vous recommande aux yeux d'un peuple frivole. Si vous tardez à saisir le jargon d'un essaim de jeunes étourdis, on vous regardera bientôt comme un être lourd & pesant, tout au plus fait pour raisonner, ou pour inspirer quelques desirs. Les traits vrais & fideles de la plus belle Nature, ne sont plus faits aujourd'hui que pour les plaintifs Céladons. La vertu résisteroit plutôt aux plus fortes persécutions qu'à une douzaine de traits faillans de ces gens à la mode, qui n'ont besoin que de quelques plaisanteries assaisonnées d'un peu de sel, qu'ils nomment du *bel air*, pour changer toutes les idées, les usages & les loix les plus anciennes.

Pendant le séjour que nous fîmes dans les villes où nous passâmes, Milord me faisoit sentir adroitement la vérité de ses peintures. Je n'eus pas de peine à reconnoître que son pinceau n'étoit que trop fidele. J'en soupirois avec toute la sensibilité d'une jeune personne à qui on arrache de douces illusions. Mon cœur formé dans l'amour de la vérité & de la justice, se sentoit déchiré par tout ce qui détruisoit des vertus qui lui étoient
si

si cheres. Hélas ! me disois-je tristement, Milord B... aura peut-être pris de si funestes impressions ! Peut-être rougit-il déjà de l'amour qu'il a eu pour moi !

Avec quelque attention curieuse que j'examinasse tout ce que je voyois, je n'appercevois rien d'aussi aimable que Milord - Duc *Workinscheton*. Pourquoi mon cœur fidele à ses premiers sentimens, conservoit-il toujours une image qui détruisoit toute l'impression qu'il auroit pu me faire ? Une ame tendre & sensible ne peut-elle donc jamais faire que des ingrats ? Que ne devois-je point au plus tendre & au plus généreux de tous les hommes ! Et je ne pouvois le payer que d'une foible amitié, qui me laissoit compter tous les momens que je passois loin de mon amant.

Enfin, Madame, nous arrivâmes à ce lieu tant désiré. Milord m'annonça tristement que nous étions bientôt près de Paris. C'en est fait, me dit-il en me serrant les mains tendrement, c'en est fait, je vous perds ! Si au sortir d'une solitude profonde, mes soins, mon amour n'ont pu vous toucher, que me restera-t-il de ce cœur, qu'un objet plus heureux que moi remplira peut-être bientôt ? Ah ! du - moins souvenez-vous

quelquefois d'un homme qui, malgré votre froideur, fera toujours l'amant le plus tendre, l'ami le plus vrai que vous puissiez avoir. Vous en trouverez de plus aimable que moi; mais qui vous aimera jamais comme moi? Qu'ai-je fait, Milord, lui répondis-je avec douleur, qui puisse me faire soupçonner de tant d'ingratitude? Moi, vous oublier! Moi, perdre le souvenir d'un ami à qui je dois tout jusqu'à-présent! Et ne m'avez-vous pas promis de ne point m'abandonner? Que ferois-je sans vous dans un pays où tout m'est étranger? Que je suis malheureux, me répondit Milord, de ne devoir qu'à des vertus qui vous sont naturelles, des expressions si touchantes! Mais je me suis fait une loi de toujours m'oublier pour ne me ressouvenir que de vous; c'est la dernière fois que je vous laisserai voir une douleur que votre générosité plaint. Vous voilà bientôt prête d'aller remettre entre les mains d'une tante, dont le tems n'aura sûrement pas changé l'humeur & le caractère, une liberté dont vous ne sentirez le prix que quand vous l'aurez perdue. Si vous voulez, Mademoiselle, continua-t-il, suivre les conseils d'un homme qui voit mieux vos intérêts que vous-même, confiez-

fiez-moi ces papiers qui assurent la fortune qui vous reste, & vous reposez sur mon zele de tous les soins qu'ils exigent. Du-moins vous aurez une ressource pour vous mettre peut-être bientôt à l'abri d'un empire trop dur. Je sentis trop la vérité de ce que me disoit Milord, pour ne pas accepter ses offres. Je ne fus inquiète que d'éviter une générosité, dont jusqu'à-présent j'avois eu tant de peine à me défendre.

Je ne vous peindrai point, Madame, l'impression que me fit le bruit & le mouvement de Paris. En y entrant, je cherchois mon amant dans tout ce que je voyois. Séduite par mon cœur, je m'étois presque figurée qu'il ne pouvoit pas ignorer mon arrivée, & que j'allois bientôt le voir. Je restai pendant un jour à l'Hôtel de Milord-Duc, pour reprendre un peu mes esprits. Il falloit, Madame, que mon amour fût bien violent pour me faire encore refuser le don de son cœur & de sa main, & me faire vaincre l'espece d'horreur dont je frissonnois à la seule idée de cette tante si terrible. Par l'avis de Milord, je la fis prévenir de mon arrivée; Henri lui porta la lettre de mon pere. A son retour, malgré l'effort qu'il vouloit se faire pour

me rassurer, je lus dans son maintien & dans ses propos embarrassés, l'accueil qu'il avoit reçu. Cependant, Mademoiselle, ajouta-t-il, Madame votre tante vous attend dans une heure.

Milord, attentif à tout ce qui se passoit en moi, voulut encore saisir ce moment pour m'ébranler. Une autorité dure & effrayante a donc plus de charmes pour vous, me dit-il, qu'un tendre amour, où vous ne verriez jamais que le soin empressé de vous plaire? Je baissai les yeux, & je soupirai. Il se jetta à mes genoux. Ah! Madame, que ses yeux étoient touchans! que j'en fus émue! Mais je perdois pour jamais Milord B... c'en fut assez pour me donner la force de résister à Milord *Workinscheton*. Un pere mourant, lui dis-je, que je crois encore entendre, m'a remise entre les mains de ma tante; elle a déjà tout son pouvoir; il n'est plus tems de s'y soustraire. Mais jamais, Milord, rien ne me fera perdre le souvenir des sentimens que vous me montrez, & qui me sont si chers. Laissez-moi aller où ma destinée m'appelle. Qu'elle soit aussi heureuse, me répondit-il en se levant avec une espece de désespoir, que la mienne va être infortunée! Je ne pus me séparer de lui
sans

sans répandre des larmes , quoiqu'il me promît qu'il voudroit me voir avant deux jours.

Le cœur mort, je montai dans la voiture qui me conduisit chez ma tante. Ma nourrice pleuroit comme si on m'avoit menée au supplice, & Henri étoit presqu'aussi abbattu que moi. J'entrai dans une cour , où des valets insolens répondirent d'un ton brusque, que Madame n'étoit pas encore visible. Un d'eux me conduisit dans un appartement magnifique , où l'on me dit de l'attendre. Tout ce que j'y vis de richesses étalées , ne fit que redoubler mon trouble, en m'imprimant une plus forte idée de la grandeur & de la puissance de Madame *de Volancourt*. Au bout de quelques tems, que mes cruelles réflexions m'avoient fait paroître bien long, une femme vint me dire dédaigneusement de la suivre, que Madame m'attendoit.

Un air tremblant & soumis, un visage pâle & défait, auroient ému & attendri toute autre femme qu'elle; mais étendue sur une pile de carreaux, jouant négligemment avec un petit chien, elle ne jeta sur moi qu'un regard froid & distrait. A la vue de traits qui me rappellerent ceux d'un pere dont la mémoire

re m'étoit si chere, je ressentis un mouvement d'attendrissement, qu'un abord aussi haut & aussi insultant pouvoit seul refroidir. Loin de chercher à me rassurer, il paroissoit que mon trouble & ma frayeur avoient des charmes pour sa vanité. Sa femme de chambre plus humaine qu'elle, se hâta de m'approcher un siege, eu voyant la pâleur dont j'étois. Sans en avoir l'air inquiet, apparemment, me dit Madame de Volancourt, vous êtes fatiguée de la route que vous venez de faire? Il me paroît fort étonnant que vous ayez pu l'entreprendre, & encore plus que mon frere, cet homme si sage, ait pu vous donner un pareil ordre en mourant. Quelqu'un qu'on a élevé dans une tanniere est fait pour y rester.

Voilà, Madame, les premieres paroles que me dit ma chere tante. Les yeux baissés, le rouge du feu succédant à la pâleur de la mort, je n'eus pas la force de lui répondre. Sans-doute, continua-t-elle sur le même ton, que vous ne savez rien? Votre pere me dit cependant dans sa Lettre, que vous avez près de vingt ans; il faut espérer que vous ferez de grands progrès; & le tout accompagné de regards méprisans, & d'un

d'un sourire forcé, où l'aigreur & la mauvaise humeur étoient encore mieux exprimés que dans ses propos. Et tout de suite, comme si elle eût craint de laisser échapper dans le même moment quelque trait offensant, sans-doute, poursuivit-elle d'un ton encore plus amer, que vous venez ici dénuée de tout ? Mon frere, dont je n'avois pas entendu parler depuis sa belle retraite, a cru encore m'honorer trop en me chargeant de vous ?

L'animal le plus timide, quand il se sent blessé, se retourne avec fureur contre la main qui le frappe. Mon amour-propre, jusqu'alors si anéanti, réveillé par le sentiment du dépit & de la fierté, me fit lui répondre avec une hauteur dont elle parut à son tour presque déconcertée : Non, Madame, mon pere en me remettant entre vos mains, n'a cru vous donner qu'une marque de confiance, ses soins ont pourvu à mon éducation & à ma fortune. En venant ici, je n'y suis venue chercher, & je n'ai cru y trouver qu'un asyle honorable ; mais je suis assez instruite des usages de ce pays-ci, continuai-je d'une voix presque étouffée par la colere, pour en trouver qui soient dignes d'une fille de ma naissance,

& où je n'aye point à rougir.

Ce ton ferme & animé lui causa un étonnement presque stupide. Après quelques momens de silence, pendant lesquels je n'examinai pas sa contenance, j'étois trop étonnée moi-même de ce que je venois de dire. Elle me répondit d'un ton ironique: Vraiment, Mademoiselle, il me paroît que vous avez beaucoup de sentimens; voilà une fierté très-bien placée. Et sa colere, trop long-tems retenue, éclatant enfin: Vous êtes bienheureuse, me dit-elle d'une voix qui me replongea dans toutes mes frayeurs, que je respecte assez la mémoire de votre pere, pour ne vous pas faire sentir tout ce que mérite votre insolence. Conduisez, dit-elle à sa femme de chambre, Mademoiselle dans son appartement. Je verrai tantôt ce que j'aurai à faire.

J'allai donc, en croyant monter au Ciel, dans ce prétendu appartement, qui n'étoit qu'un misérable entre-sol, où à peine voyoit-on le jour. En y entrant, demi-morte je me laissai aller sur un siege, où je ne retrouvai le sentiment que par un torrent de larmes entrecoupées de mille sanglots. Jamais je n'avois éprouvé une douleur si cuisante & si a-

me-

mere. Mon ame étoit cruellement blessée dans toutes ses parties les plus sensibles. Ah! Milord B... m'écriois-je en gémissant, seriez-vous insensible à tous les maux que je souffre pour vous? Mais où vous retrouverai-je? Je quitte, j'abandonne le plus tendre, le plus généreux de tous les hommes, & rien ne me parle de vous! Je succombois sous le poids de tant de sentimens accablans. Ma nourrice qui vint me rejoindre, adoucît un peu ma douleur; ses larmes qu'elle mêloit aux miennes, les faisoient couler avec moins d'amertume. Comme deux foibles arbrisseaux, nous nous appuyions l'un sur l'autre. Malgré l'espece d'accablement stupide où j'étois réduite, je me mettois l'esprit à la torture pour imaginer quelques moyens de savoir si Milord B... étoit dans les mêmes lieux que moi. Mais toutes mes idées, comme des flots qui se détruisent en se succédant, ne me faisoient entrevoir que des difficultés, que mon peu d'expérience ne pouvoit vaincre. Je n'avois de ressources que de confier mon secret à Henri; mais il étoit si fort dans les intérêts de Milord *Workinscheton* que, quoique son attachement me fût bien connu, je n'osois lui faire une confidence que je

craignois qu'il n'allât lui révéler par zèle.

Au bout de quelques heures, Henri vint m'avertir qu'on m'attendoit pour dîner. Armez-vous de courage & de fermeté, Mademoiselle, me dit ce fidele domestique. Madame *de Volancourt* est de ces femmes dont la hauteur & la dureté s'augmentent par un air trop abbattu. C'est le conseil que vous donne Milord-Duc, de chez qui je viens; & j'ai déjà éprouvé par moi-même combien il a raison. Votre tante m'a fait appeller, & m'a demandé d'un ton méprisant, quelle étoit donc cette belle fortune que vous lui aviez vantée? Elle n'est pas aussi grande qu'elle devroit l'être, Madame, lui ai-je répondu; mais malgré les malheurs de mon Maître, ma Maîtresse en a aujourd'hui assez pour ne demander rien à personne. J'ai tout de suite lu dans les yeux de cette femme avide de richesses, le desir qu'elle auroit déjà de vous dépouiller du peu qui vous reste. Où est-elle donc cette fortune? a-t-elle répondu. Entre mes mains, Madame, en qui feu mon Maître a eu assez de confiance pour la remettre; elle consiste toute en Billets de banque. Vraiment, Monsieur Henri, je vois que vous êtes
un

un très-habile Mentor: mais, puisque mon frere m'a confié ma niece (voyez comme depuis qu'elle vous fait une fortune, dont elle espere peut-être s'emparer, elle daigne vous appeller sa niece) je pense qu'on me remettra les titres d'un bien, dont personne que moi ne doit avoir la conduite. Comme c'est positivement ce que Milord m'a défendu, sans m'effrayer de ses tons, je l'ai fort assurée que c'étoit un dépôt qui ne m'avoit été confié que pour le remettre entre vos mains. Elle en a rougi de colere; mais du-moins, Monsieur l'Intendant, m'a-t-elle dit d'un air méprisant, puisque Mademoiselle de ... est si riche, voudrez-vous bien pourvoir à tout ce qui est nécessaire à une fille si opulente? Madame, lui ai-je répondu, comme nous avons séjourné dans toutes les villes où nous avons passé, Mademoiselle n'y a paru que comme une fille de sa naissance le devoit; & vous verrez bientôt qu'elle a eu soin de se mettre en état de ne vous pas faire de honte.

Ainsi, Mademoiselle, me dit ce fidele domestique, essuyez vos larmes. Quoique chez votre tante, vous n'avez rien à craindre d'elle, puisque vous en pouvez sortir dès aujourd'hui; il y ici
des

des retraites honnêtes pour de jeunes personnes comme vous. Milord m'a surtout bien recommandé de vous dire, que le moyen le plus sûr de se faire respecter, c'est de commencer par se respecter soi-même. Pour en imposer à votre tante & à ses gens, voilà un écrain de diamans à la mode que Milord-Duc & moi avons aisément eu pour ceux de Madame votre mere; & pour vous mieux recommander, je vous ai amené un laquais bien fait & de bonne mine, pour le moins aussi bien mis que ceux de votre tante. Milord viendra vous voir aujourd'hui.

Rassurée par Henri & par mes diamans, qui étoient très-beaux, je sentis presque un mouvement de joie d'aller me venger des mépris de ma tante, par un air important. Mon laquais au bas de l'escalier, m'annonça dans la salle, où j'entrai de l'air le plus assuré que je pus. Madame de Volancourt, qui ne s'attendoit pas à me revoir si brillante, fut presque éblouie de l'éclat de mes pierres: elle y fit une inclination de tête qui, quoique froide, n'avoit déjà plus un ton si méprisant. Mon laquais, je crois, lui fit me dire, Mademoiselle prenez un siège auprès de moi. Et quelques minutes

tes après, elle me fit l'honneur de me présenter à sa fille, comme sa cousine. Cette jeune personne qui étoit tremblante devant sa mere, me parut d'une fort jolie figure. Elle vint m'embrasser de la meilleure grace du monde. Néanmoins pendant tout le dîner, avec quelque curiosité qu'elle me regardât, je vis qu'elle étoit plus attentive à mes diamans qu'à toute autre chose. La conversation fut très-seche, quelques monosyllabes en firent tous les frais. Ma petite cousine ne parloit jamais devant sa mere.

Après le dîner Mademoiselle *de Volancourt* s'approcha de moi pour contempler plus à son aise mes diamans. Une bague sur-tout sembla la frapper. Le plaisir que j'ai toujours eu à donner, me fit la lui offrir de si bonne grace, que ma chere tante en dérida son front pour faire quelques façons, que je n'eus pas de peine à vaincre. Ce trait me mit mieux dans son esprit que toutes les soumissions que j'aurois pu lui faire. Cette femme hautaine étoit encore plus avare, & ma bague valoit près de dix mille francs. En la considérant elle la mit à son doigt, en disant à sa fille qu'elle étoit trop jeune pour la porter. Elle me bégaya quelques

ques remerciemens , où étoient exprimés la joie d'avoir un si riche diamant , & le dépit de le devoir à quelqu'un qu'elle auroit bien voulu mépriser. Avec le plus d'adresse qu'elle put , pour conserver à sa vanité le ton impérieux qu'elle avoit d'abord pris avec moi , & cependant pour ne me pas révolter au point de me faire quitter sa maison , elle me proposa d'y faire apporter mes malles.

Le peu de tems , Madame , que j'avois vu ma tante , m'avoit assez développé son caractère , pour me donner cette confiance qu'inspire aux ames élevées le sentiment de leur supériorité. Depuis ma bague , je ne la craignois plus , je sentoís trop tout l'avantage que j'avois sur elle. Les faux airs d'une grandeur mal soutenue n'en imposent qu'un moment. En acceptant ses offres je mis dans ma réponse assez de dignité pour lui faire comprendre que je ne les regardois pas comme une grace que je dussé payer par des soumissions , mais seulement comme un bienfait qu'une noble reconnoissance me feroit sentir. Sur ce pied là nous prîmes des arrangements , qui en répondant à tout ce que ses vues intéressées pouvoient demander.

mander, me donnoient le droit de me regarder au-moins quitte vis-à-vis d'elle. En conséquence elle dit à sa fille de me conduire dans l'appartement qui touchoit le sien, & qui ne se trouva plus être ce misérable entre-sol, où, pour la première fois de ma vie, j'avois connu tout ce que l'humiliation a de plus accablant.

Dès que nous fûmes seules, ma petite cousine me fit mille caresses. Cette pauvre enfant s'engouoit à force de parler; elle étoit comme ces oiseaux échappés d'une cage, qui ne cessent de battre des ailes pour essayer leur liberté. Elle me conta bien vite comment sa mere avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour la faire Religieuse; & comment son oncle, qui l'aimoit, avoit employé toute son autorité pour l'empêcher, en menaçant sa mere de priver son fils de toute sa succession, si elle n'acceptoit pas pour sa fille un riche parti qui se propoisoit, & que, pour la mieux déterminer, l'oncle payeroit la dot.

Ma petite cousine étoit transportée de l'idée d'être bientôt appelée Madame, d'avoir une voiture, des laquais, une toilette, des diamans. Je ne vis rien de plus dans sa joie; à peine put-elle me dire un mot de son futur époux, auquel,
je

je crois, elle n'avoit pas encore pris garde. Au milieu de tous ses transports, je ne pus arracher que quelques mots sur le compte de son frere. Pour de caractère, elle ne s'étoit jamais donné la peine d'y regarder. Tout ce que j'en fus, c'est qu'elle l'avoit beaucoup haï pendant qu'il engageoit sa mere à la faire Religieuse, & qu'actuellement qu'elle alloit se marier, elle ne lui vouloit ni bien ni mal. Si elle ne se lassoit point de me conter tous ses projets, je ne me lassois point de l'écouter. C'étoient autant de degrés de confiance que je prenois en moi-même, en voyant combien ses vues étoient minces & puériles. Est-ce donc-là, me disois-je, tout ce qu'apprend & tout ce qu'exige ce Monde, dont la seule idée me confond & m'anéantit?

Quand mes malles furent arrivées, ce fut bien une autre matiere de babil: il n'y eut point de chiffon qui ne fût examiné avec une attention sérieuse. Quelques robes assez riches que j'avois l'extasioient, c'étoit ainsi qu'elle en auroit bientôt. Quand il fallut m'habiller, je crus que ses profondes dissertations & celles de sa femme de chambre ne finiroient point. Je m'établis fort joliment dans leur esprit, en suivant docilement leurs

leurs leçons. Tout ce qui se trouva dans mes ajustemens qui fit plaisir à Mademoiselle *de Volancourt*, je le lui donnai; je ne connoissois point encore le prix de toutes ces brillantes bagatelles. La femme de chambre qui se ressentit de ma facilité de donner, ne finissoit point l'éloge de ma figure & de mes graces. J'apperçus à travers la naïveté de ma petite cousine, que ce n'étoit pas l'article de ma personne qui lui plaisoit le plus. Je ne sentis qu'un moment le plaisir d'être plus belle qu'elle. Que me servent, dis-je en soupirant, des charmes qui ne sont plus faits pour Milord B...?

Je tâchai de savoir à peu près le monde qui fréquentoit chez ma tante, & je n'entendis point nommer mon amant. Je retombai dans toutes mes cruelles inquiétudes. Notre toilette finie, on vint avvertir ma petite cousine que son Maître à chanter l'attendoit. J'eus la curiosité de descendre avec elle pour juger de son chant. En entrant, je lus dans les yeux de Madame *de Volancourt* la joie maligne de pouvoir rire tout à son aise des prétendus fruits d'une éducation que je lui avois si fièrement vantée. Monsieur, dit-elle ironiquement au Maître de musique, en me montrant, Mademoiselle

II. Partie. L chan-

chante avec un goût & une propreté que vous ne pourrez sûrement qu'admirer. Rassurée par les applaudissemens que m'avoit mille fois donnés Milord-Duc *Workinscheton*, au jugement de qui je pouvois bien me fier, je chantai un morceau très-difficile que m'avoit choisi ma chere tante pour me faire briller, avec une intelligence, un goût & une finesse d'art dont elle fut déconcertée; car le Maître cédant au sentiment d'admiration qui le faisoit, dit tout enthousiasmé, qu'il n'avoit jamais entendu mieux chanter. Il n'est pas nécessaire, Madame, que je vous parle de ma voix. Je me rappelle encore avec plaisir le ravissement avec lequel vous l'écoutiez toujours.

Ma chere tante, trop convaincue que je ne lui en avois pas imposé, vit bien qu'elle perdrait son tems à vouloir m'humilier. Ma pauvre petite cousine porta tout le poids de la mauvaise humeur qu'elle en avoit. On lui reprocha amèrement le peu de progrès qu'elle faisoit; & réellement je ne pouvois pas concevoir qu'il y eût dix ans qu'elle apprît. Le Maître de dessein qui suivit, ne me donna pas une plus grande idée de ses talens. Pendant qu'elle barbouilloit pour la centieme fois, d'un air fort distrait,

un dessein où elle ne comprenoit rien, je pris un de ses crayons, & quelques figures tracées comme au hazard, donnerent à la mere & à la fille une plus grande idée de ma science qu'elles n'auroient voulu en avoir. Ma chere tante espéra enfin que la danse lui donneroit où prendre sa revanche; mais le plus habile Maître qui fût alors, n'y trouva que bien peu de choses à redire; il ne se laissoit point d'admirer la noblesse, la grace de mon attitude, la flexibilité, la légèreté de mes mouvemens. Madame de Volancourt vit enfin que sa vanité, qui ne pouvoit s'exercer à abaisser mes talens, feroit mieux de s'en parer; & que cette petite fille élevée dans une taniere, & faite pour y rester, pourroit soutenir dignement le nom de sa niece. Aussi quelques heures après daigna-t-elle me présenter sous ce nom à son cher fils, qui lui fit la grace d'une visite.

Je n'ai gueres vu, Madame, plus de graces, une plus jolie figure, s'annoncer d'un air plus révoltant. Il ne prononçoit pas un mot, ne prenoit pas une attitude, ne laissoit pas tomber un regard, où ne fut exprimée l'ivresse de son mérite, le froid & dédaigneux mépris de tout ce qu'il voyoit. Cependant

j'appris bientôt que les femmes se *l'arrach*oient, mais que la plupart des hommes le méprisoient, à quelques fats subalternes près qui le prenoient pour leur modele, & sur qui sa fierté se dédommageoit des petites humiliations fréquentes que lui faisoient sentir des gens plus importants. Je vis que la vanité de sa mere étoit à genoux devant la sienne. Après s'être regardé dans toutes les glaces, avoir folâtré avec son chien, tiré deux ou trois boêtes, pris du tabac en admirant la beauté de sa main, sans répondre à tout ce que sa mere lui disoit, il se laissa tomber sur une duchesse, en s'écriant d'un ton de vapeur, *je suis excédé, c'est à périr, je n'en puis plus.* Après quelques momens de silence, qu'il employoit à contempler sa jambe & sa parure, & pendant lesquels sa mere ne se rassasioit point du plaisir de le trouver si charmant. Mais vraiment, Madame, dit-il en me regardant presque fixement, vous avez fait-là une fort jolie emplette. Une autre fois je m'informerai de l'aventure singuliere qui vous donne une niece. Allons ma petite cousine, daigna-t-il me dire en se levant, je veux à mes heures de relais vous servir de Mentor. Un regard, où je crois que
tout

tout mon mépris étoit peint, ne fut à ses yeux que l'effet de l'éblouissement qu'il me caufoit. Je vous passe, me dit-il, cette timidité & ce premier embarras; mas je ne veux pas le retrouver au bout de huit jours. Oui, continuait-il avec le ton d'un homme qui a saisi une heureuse idée, voilà un projet qui m'amuse; je veux avec cette figure-là désespérer plus de vingt femmes. Il siffla un air en raccommmodant ses cheveux, dit à sa sœur qu'elle étoit coëffée d'une mauffaderie à faire horreur, & appella son chien en partant comme un trait. Et quand vous reverra-t-on? lui cria sa mere presqu'éplorée. Et que fais-je, Madame, lui répondit-il avec humeur; je suis pire qu'un forçat; la Marquise, la Comtesse, la Duchesse ne me laissent pas respirer; il faudroit se mettre en quatre pour toutes ces femmes-là. Et cette Charge? crioit sa mere en courant après, vous n'y pensez donc point? Mais déjà dans la cour, traitant de coquins tous ses valets, il ne l'entendoit plus.

Grand Dieu! m'écriai-je intérieurement, est-ce donc par le mépris & l'insulte qu'on peut faire valoir de si frivoles avantages? Hé bien, ma chere niece, (car le ravissement d'avoir vu son fils lui

donnoit presqu'un ton mielleux) peut-on voir un jeune homme plus brillant ? Je ne fais si ma tendresse m'aveugle, mais je ne vois rien qui lui ressemble. Aussi tous les hommes l'envient, toutes les femmes se le dérobent. Je ne puis presque pas le voir, mais je m'en console ; je fais qu'il se fait une réputation qui le mènera aisément au poste avantageux & à l'alliance illustre que mes soins lui ménagent. Ah ! poursuivit cette mere idolâtre, en jettant un profond soupir & regardant sa fille avec aigreur, si Mademoiselle avoit eu plus de raison & de docilité, elle ne me raviroit pas les moyens de rendre son frere tel que mon ambition la voudroit ; mais son oncle, de qui j'espere de grands biens, s'en est entêté au point qu'il a bien fallu lui céder. Voilà à quoi ont abouti tous ces Maîtres, & toute cette éducation qu'il lui a donnée malgré moi. Ma petite cousine baissoit les yeux, ne répondoit rien, & se consolait en pensant qu'elle auroit bientôt une voiture aussi brillante que celle de son frere.

O Ciel ! me disois-je, quelles mœurs, quel pays ! on ne craint point d'y montrer ses vices. Loin d'en rougir, on s'en pare. Milord, que vous avez raison
son

son de haïr les hommes ! Que mon pere adoucissoit les couleurs avec lesquelles il me les peignoit ! Cependant il étoit déjà tard, & Milord *Workinscheton* ne venoit point ; m'auroit-il déjà oubliée ? Je m'en affligeois, j'en étois à mes réflexions, lorsqu'on m'annonça une visite qui me tira de ma rêverie. C'étoit une femme d'environ quarante-cinq ans, dont les prétentions n'en vouloient pas annoncer plus de vingt-cinq. Ma tante & elle firent des complimens d'usage, où je démêlai facilement l'envie qu'elles avoient de se faire sentir leur mérite, & le peu de conviction qu'elles en avoient réciproquement. Je vis encore plus clairement la mauvaise humeur que je caufois à cette femme, & l'attention avec laquelle elle m'examinait toujours, en voulant ne me point regarder. Ma tante, attentive à ce manège, avoit presque l'air de me savoir bon gré de mortifier sa vanité. Cette jeune personne que vous voyez, dit-elle en me montrant, est Mademoiselle de ma niece. Mais en-vérité, Madame, répondit cette femme d'un air méchant, je croyois que votre malheureux frere n'avoit point eu d'enfans ; je l'en plaignois moins. A

cette apostrophe de malheureux frere, Madame de Volancourt rougissant de dépit & de colere, lui repliqua fort aigrement, que son frere n'avoit point été aussi malheureux qu'on l'avoit dit. J'ai profité avec trop de chagrin de son funeste aveuglement, dit-elle avec un ton d'attendrissement, pour ne lui avoir pas laissé toutes les ressources que j'ai pu. Il y a paru, poursuivit-elle avec une assurance dont je rougissois pour elle, puisqu'il a vécu dans les Pays étrangers avec tout l'éclat que demandoit sa naissance. Et sur ce mot de naissance elle appuyoit avec complaisance. Il y a donné à ma niece une éducation digne d'une fille comme elle; &, à juger par la fortune qu'il lui a laissée, on ne doit point me reprocher d'avoir si fort profité de la sienne. Ce frere si malheureux, continua-t-elle, & qu'on veut que j'aye rendu tel, avoit si peu à se plaindre de moi, qu'il a remis en mourant sa fille entre mes mains. Il étoit assez convaincu de mon amitié, pour ne pas douter que je n'en fisse sentir les effets à ce qu'il avoit de plus cher.

Pendant ce récit, Madame de Clairville, c'est ainsi qu'on nommoit cette femme,

me , avoit une phyfionomie démontée , fur laquelle étoit peint le chagrin de fe voir ravir la joie d'humilier fa bonne amie : il eft juſte , Madame , que vous ſachiez qu'elles l'étoient , & même qu'elles ne ſe quittoient prefque jamais. Retournons à Madame *de Clairville* , qui me regardoit & me confidéroit avec une profonde attention , comme pour démêler dans mes regards , ou dans ma contenance , ſi je ne démentirois point ce que venoit de dire ma tante : mais une réflexion rapide m'avoit fait ſentir tout l'avantage que je pouvois tirer de ſon menſonge , dans un Pays où j'avois déjà appris à mes dépens , qu'on n'y eſt jugé que d'après les préjugés de la fortune. La richeſſe & le goût de ma parure confirmoient toute l'hiſtoire qu'elle venoit d'entendre ; je vis cependant qu'elle n'en étoit point perfuadée. En attendant qu'elle pût déterrer des Mémoires qui lui donnaſſent tout le plaifir de convaincre ma tante de fauſſeté , elle lui répondit d'un ton où ſa méchanceté vouloit ſe venger du tour qu'on venoit de lui faire : en-vérité , Madame , le Public eſt bien injuſte , je vous confeille de l'inſtruire comme moi , pour le deſabuſer des mauvaiſes impreſſions qu'il

a depuis si long-tems. Après une repartie fort aigre de ma tante, je crus que ces deux femmes alloient se séparer pour ne se jamais revoir; mais point du tout, Madame de Clairville s'établit comme quelqu'un qui alloit passer le reste de la journée. Après quelques propos indifférens, où deux ou trois réputations furent flétries, revenant à moi qu'elle ne pouvoit quitter, jusqu'à ce qu'elle eût fait quelque heureuse découverte. Mais, Madame, dit-elle à ma tante, sans-doute que Mademoiselle votre niece, élevée par son pere, est infectée du poison de ses erreurs? Non, Madame, lui répondit Madame de Volancourt: mon frere, qui en a sans-doute senti le danger, en a sauvé sa fille en la laissant libre de choisir. Elle est assez heureuse pour avoir déjà quelques lumieres; mais comme elles ne sont peut-être pas aussi pures que mon zele le souhaite, je compte la mettre entre les mains de quelqu'un que vous connoissez.

On annonça différentes personnes, & Madame de Clairville, de fort mauvaise humeur, se mit à faire une partie.

Quelques momens après, Milord-Duc Workinscheton entra. Son nom étoit si con-

connu, si célèbre, que j'en vis toute l'assemblée émue. Madame *de Volancourt*, à qui il fit un compliment fort honnête sur les liaisons qu'il avoit eues autrefois avec elle, & sur son empressement à les renouveler, ne se possédoit pas de joie. Elle répétoit à chaque instant le nom de Milord-Duc. Ses yeux triomphans regardoient tour-à-tour les spectateurs, pour leur faire sentir son importance. Pour le coup Madame *de Clairville* n'y tenoit pas, elle étoit terrassée & confondue. Elle ne se remit que pour minauder, mordre ses levres, apprêter & varier ses regards, auxquels Milord ne fit pas la moindre attention. Il dit à ma tante, sans affectation & d'un air aisé, qu'il avoit eu occasion de me voir quelquefois dans les auberges qui s'étoient trouvées sur notre route; que mon nom seul auroit suffi pour me faire rendre tous les égards que je méritois à tant d'autres titres. D'un ton vrai & naturel il exprima les sentimens d'estime & d'admiration que je lui avois inspirés, trouvant toujours l'art d'y intéresser la vanité de ma tante. Elle me faisoit si bon gré dans ce moment-là de tout ce que je lui valois, qu'elle en prenoit vis-à-vis de moi

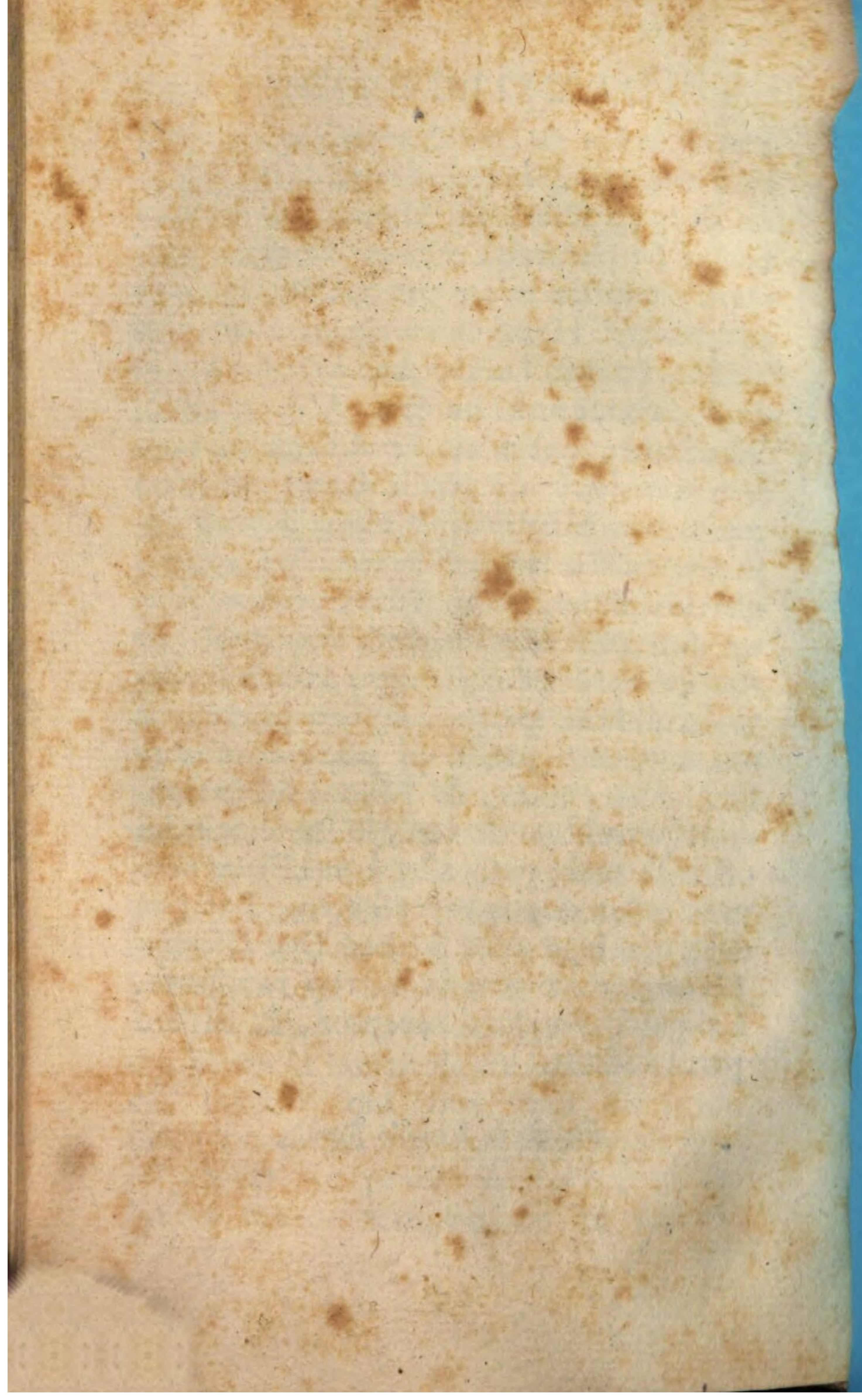
moi des tons tendres & affectueux. Quelques ordres qu'elle fut obligée de donner, laisserent à Milord la liberté de s'approcher de moi.

Le plaisir de me retrouver avec le seul homme dont la façon de penser me mit à mon aise, me donna un air si content; je lui exprimais si naïvement combien tout ce que je voyois m'apprenoit à le trouver aimable, & à connoître le prix de ses sentimens, que je le vis attendri jusqu'aux larmes; ses yeux étoient pénétrés de cette douce volupté qu'inspire la vue & l'expression touchante de ce qu'on aime. Mais toujours occupé de mes intérêts, il me demanda avec empressement ce qui avoit pu occasionner le changement qu'il voyoit, & qui ne ressembloit point du tout à ce que lui avoit dit Henri. Je lui en fis un récit succinct en Anglois, pour n'être point entendue. Je n'oubliai pas la bague qu'il avoit déjà bien apperçue au doigt de ma tante. Il me loua fort de ma générosité, & c'étoit plutôt la sienne qu'il auroit pu louer; car Henri, qui savoit tous ses sentimens pour moi, & qui s'imaginait que je devois les payer de retour, ne se faisoit aucun scrupule de lui fournir
les

les moyens de me les exprimer. J'ai donc appris dans la suite que cette bague étoit un présent de Milord. Il fut plus flatté de l'heureux effet qu'elle avoit produit, que de m'en voir parée; mais le lendemain Henri m'en apporta une plus belle, en me faisant une histoire que je crus comme il voulut. C'étoit ainsi, Madame, qu'un amour délicat ne vouloit que jouir du plaisir secret de m'en procurer. Milord m'apprit qu'il avoit déjà travaillé à mes affaires; qu'un homme qui lui avoit donné rendez-vous pour une des plus importantes, l'obligeoit de me quitter; qu'afin de me voir le lendemain plus long-tems, il alloit proposer à ma tante une partie qui pourroit m'amuser. Elle rentra, & Milord lui demanda la permission de venir le lendemain lui offrir sa main pour aller à une Piece nouvelle qu'on devoit représenter. Paroître dans une loge avec Milord-Duc *Workington*, étoit une idée trop ravissante. La partie fut donc acceptée, & Milord partit aussitôt.

Fin de la seconde Partie.

les moyens de me les exprimer. J'ai
 donc appris dans la suite que c'est par
 écrit qu'il m'a écrit. Il m'a plus
 tard de l'heureux effet qu'il avait pro-
 duit sur moi. Mais la
 tendresse même m'en apportait une plus
 belle, en me faisant une histoire que je
 crus comme il voulait. C'était ainsi.
 Madame, pour un amour délicat ne voi-
 lant que pour un plaisir secret de m'en
 procurer. Mille d'écrit qu'il avait de-
 jà travaillé à mes affaires; qu'un homme
 qui lui avait donné rendez-vous pour n-
 ne des plus importantes, l'obligeait de
 me prêter de sa part de sa part de sa
 main plus long-temps, il était proposer à
 une tante une partie qui pourrait m'arran-
 ger. Elle tenait de Mille d'écrit de sa
 de la permission de venir le lendemain lui
 offrir sa main pour aller à une pièce non-
 velle qu'on devoit représenter. Paroisse
 dans une loge avec Mille d'écrit Duc de
 Lorraine, étoit une idée trop ravissante.
 La partie fut donc acceptée, & Mille d'écrit
 par un ami.



Riccoboni, Marie Jeanne de Heurles Laboras de Mezières, 1713-1792 /
Riccoboni, Marie Jeanne de Heurles Laboras de Mezières, / La Guesnerie,
Charlotte M. de
Mémoires de Miledi B...

Bd.: [1]

Amsterdam 1761

P.o.gall. 1420 c-1/2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10094421-8